

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 1^{er} janvier 1926

Sommaire :

L'Encyclique « Quas Primas »
Le monde où Pailleron s'ennuyait
Le symbole de l'apparition
Carnet d'un pèlerin

Pie XI
M. Dussane
Robert Vallery-Radot
Vicomte H. Davignon

Les idées et les faits : Chronique des idées : La fête du Christ-Roi, Mgr J. Schyrgens. — Chine.

La Semaine

♦ Par une encyclique, dont nous donnons la traduction faite par notre ami l'abbé Picard, le Saint-Père institue la fête annuelle du Christ-Roi.

Quelle joie pour les catholiques d'entendre rappeler les seules vraies explications des choses!

Le laïcisme est la peste de notre temps. Il nie le pouvoir du Christ sur les nations. Il met sur le même pied la religion vraie et les religions fausses. Il livre le spirituel au temporel quand il ne vise pas à tuer le catholicisme. Il divinise l'homme, ce qui est bien la suprême offense à Dieu!...

Et « les fruits amers » sont là : la discorde par-

tout, les jalousies, les rivalités entre peuples, le déchainement des convoitises, un nationalisme qui n'est qu'un « égoïsme aveugle et démesuré », « toute la société ébranlée et menée à la ruine ».

Au lendemain de Locarno, au début de « l'ère nouvelle », la voix du Vicaire de Jésus-Christ vient redire que sans un retour au Christ-Roi aucune paix n'est possible, et toutes les palabres du monde n'empêcheront pas le laïcisme de consommer son œuvre de mort.

L'Europe mourra si elle persiste dans son apostasie.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220.50; Compte chèque postal : 489.16)

GRANDE MAISON de BLANC

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

FOURNISSEUR DE LA COUR, DES MINISTÈRES
— ET DES GRANDES ADMINISTRATIONS —

TROUSSEAUX

POUR DAMES, HOMMES
ET ENFANTS

LINGERIES - SOIERIES - LITERIE - RIDEAUX - COUVERTURES
GANTERIE - MAROQUINERIE - BONNETERIE
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES

SPÉCIALITÉ DE LINGE ET TROUSSEAUX POUR
ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX ET PENSIONNATS
LINGE D'ÉGLISE

NOUS NE METTONS EN VENTE QUE DES
ARTICLES DE
PREMIER CHOIX ET DE QUALITÉ GARANTIE

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES :
 90,000,000 □ □ □ 26,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **ORÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours) . . . 5.00 %
 En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15) 5.00 %
 En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois) . . . 5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois 5.20 %
 2° Après le quatrième mois 5.15 %
 3° Après le troisième mois 5.10 %
 4° Après le deuxième mois 5.05 %
 5° Après un mois 5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr

L'Italie La Côte d'Azur L'Algérie L'Égypte Croisières en Méditerranée

VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Billet valable pendant deux ans

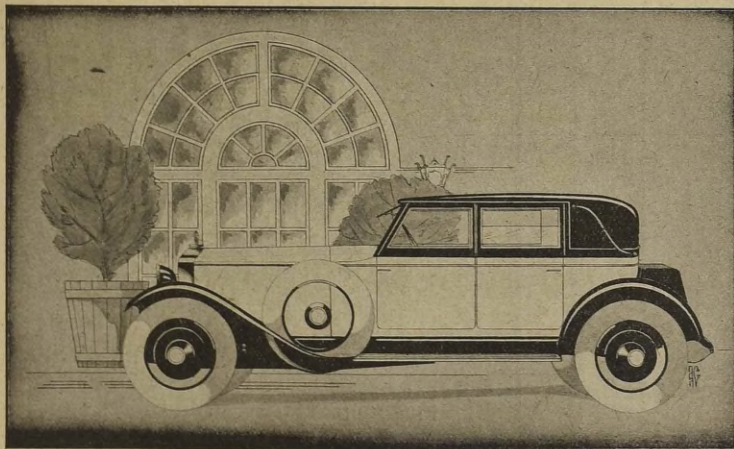
Billets de chemin de fer pour tous pays
 Billets de navigation aux tarifs officiels
Places réservées - Places de luxe

*Les meilleures combinaisons sont assurées
 et étudiées par notre département :*
VOYAGES A FORFAIT

*Renseignements et programmes types fournis gratuitement
 sur demande*

LE GLOBE avenue Louise, 3
BRUXELLES

Succursale : 41, Avenue de France 41, ANVERS



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Soc. An. Bruxelles Soc. An.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS
 BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DESINFECTIO

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK

Téléphone 324,96

CHOCOLAT

**D
U
C**

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

Grande

Marque

Belge



Tailleur - Couturier
- Fourreur -

CHEMISES CHAPEAUX
CRAVATES **DUPAIX** CANNES
COLS TÉLÉPHONE 23116 PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux-Loups, Bruxelles

DE BACKER-VAN CAMP
73, Rue Royale, 73, BRUXELLES
(En face de la Colonne du Congrès) — Téléph. 275.63

OBJETS D'ART — PORCELAINES
— CRISTAUX —
VERRERIES D'ART
de
LALIQUE



CRÉDIT
ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : Fr. 60,000,000
Réserves : Fr. 14,000,000

SIÈGES : SIÈGES :
ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital
BRUXELLES : 30, Avenue des Arts
175 SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

FILIALES :

à PARIS à LUXEMBOURG
20, rue de la Paix 55, Boulevard Royal

BANQUE - CHANGE - BOURSE

L'Encyclique « Quas Primas »

Institution d'une fête liturgique en l'honneur de la royauté du Christ

Encyclique

DE

S. S. LE PAPE PIE XI.

AUX

PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, EVÊQUES
ET AUTRES ORDINAIRES EN PAIX ET COMMUNION
AVEC LE SAINT-SIÈGE APOSTOLIQUE.

*A nos vénérables Frères,
les*

*Patriarches, Primats, Archevêques, Evêques et autres Ordinaires
en paix et communion avec le Saint-Siège apostolique.*

PIE XI, PAPE.

VÉNÉRABLES FRÈRES,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE,

Introduction. — Événements préparatoires à l'institution de cette fête.

Dans notre première Lettre à l'Épiscopat catholique, recherchant les causes de ce déluge de maux qui avait submergé l'humanité, nous en rendions responsable l'apostasie d'un grand nombre, qui avaient exilé le Christ et sa loi très sainte de leur vie individuelle et familiale et de la société. Et nous ajoutions qu'il n'y aurait pas d'espoir de paix durable entre les peuples tant que les nations et leurs citoyens refuseraient de reconnaître et de proclamer l'autorité de notre Sauveur. Par conséquent, affirmions-nous, c'est dans le règne du Christ qu'il fallait chercher la paix du Christ. Nous-mêmes travaillerions de tout notre pouvoir à la restauration de ce règne du Christ, car nous estimions qu'il n'existait pas de moyen plus efficace de ramener la paix sur la terre et de l'y affermir.

Depuis, des signes se sont levés annonçant des temps meilleurs. Nous voulons dire ce mouvement des peuples vers le Christ et son Eglise, en dehors de laquelle il n'y a point de salut. Mouvement nouveau ou nouvellement accru. Des nations, qui par leur révolte contre le Rédempteur, s'étaient exclues de son royaume, semblent préparer leur retour au devoir de l'obéissance. Mais c'est à l'Année Sainte, principalement, que nous pensons ici. C'est dans les événements à jamais mémorables qui en ont marqué le cours que nous voyons surtout un hommage glorieux au Fondateur de l'Eglise et à sa royauté.

Voici d'abord l'Exposition des Missions qui produisit sur

l'esprit et le cœur de ceux qui la visitèrent ou qui en lurent seulement des descriptions, une profonde impression. Ils connaissent mieux, à présent, les grands travaux entrepris par l'Eglise pour augmenter le royaume de son Epoux, pour l'étendre à des terres nouvelles, à des îles perdues au milieu de l'océan. Ils savent toutes les conquêtes opérées par les missionnaires, à prix d'héroïsme, de sueur et de sang. Ils se représentent plus exactement l'immensité des régions qu'il reste encore à gagner au Christ, à soumettre à sa bienfaisante et salutaire domination.

Voici les pèlerinages de l'Année Sainte conduits par des prêtres, des évêques. Que venaient faire à Rome tous ces pèlerins, sinon, après avoir obtenu le pardon et l'indulgence jubilaires, protester, au tombeau des apôtres et en notre présence, qu'ils appartiennent et qu'ils appartiendront toujours au royaume du Christ?

Voici les canonisations. Nous avons proclamé, après la preuve éclatante de leurs vertus sublimes, six nouveaux Saints, vierges et confesseurs. Nouveaux rayons de gloire dont resplendit la royauté du Christ. Ah! quelle ne fut pas notre joie et notre consolation, dans la majestueuse basilique de Saint-Pierre, lorsque, après la lecture des décrets de canonisation, une foule innombrable clamait vers le Sauveur, en chantant l'hymne d'action de grâce : *Tu Rex gloriae Christe*. A l'heure où les peuples sans Dieu, épuisés par les guerres qu'allume la haine et déchirés par les dissensions, descendent vers la ruine et la mort, l'Eglise continue à donner au genre humain sa nourriture spirituelle et à engendrer au Christ des fils et des filles. Et le Christ continue à appeler dans la gloire éternelle de son royaume céleste ceux qui furent de bons et fidèles sujets de son royaume terrestre.

Voici la célébration du XVI^e centenaire du concile de Nicée. Nous avons ordonné cette célébration, nous y avons participé personnellement par une grande cérémonie qui eut lieu à Saint-Pierre, d'autant plus volontiers que le Concile de Nicée a proclamé le dogme du Fils consubstantiel au Père, et, en insérant dans son Credo : *cuius regni non erit finis*, affirmé la dignité royale de Jésus-Christ.

Après ces nombreuses manifestations qui ont mis en lumière la royauté du Christ, nous avons conscience de remplir notre mission apostolique en décrétant, pour finir l'Année Sainte, l'introduction dans la liturgie de l'Eglise d'une fête spéciale en l'honneur du Christ-Roi. Et nous déférons ainsi aux prières de nombreux Cardinaux, Archevêques, Evêques et simples fidèles, qui ont multiplié à cet effet les démarches personnelles ou collectives. Cet acte de notre ministère, nous l'accomplissons avec une grande joie, et nous ne pouvons laisser de vous exprimer nos pensées et nos sentiments. Il vous appartiendra de communiquer à vos ouailles, en l'adaptant à leur intelligence, notre enseignement sur la royauté du Sauveur.

Preuves scripturaires, liturgiques et théologiques de la royauté du Christ.

Dans un sens métaphorique, les chrétiens, depuis longtemps, attribuent au Christ le titre royal à cause de l'excellence et de l'éminence singulière de ses perfections. Ils le disent roi des intelligences parce que sa science et sa sagesse dépassent toute sagesse et toute science créées et aussi parce qu'étant personnellement le Verbe de Dieu, il est la Vérité même et que les hommes doivent recevoir ses enseignements avec foi et vénération. Il est roi des volontés parce que, à la sainteté absolue de sa volonté divine, correspond l'intégrité et la soumission parfaites de sa volonté humaine et que ses inspirations sanctifient et élèvent les âmes qui les reçoivent. Il est roi des cœurs à cause de sa « charité dépassant toute compréhension » (1) et de sa bonté et de sa douceur qui attirent l'amour irrésistiblement ; et, en effet, jamais homme n'a été et ne sera aimé comme le Christ par l'universalité du genre humain.

Mais pour entrer pleinement dans notre sujet, il nous faut dire maintenant que le nom et les pouvoirs royaux reviennent au Christ non seulement au sens figuré, mais au sens propre des termes. Il nous faut dire aussi qu'il est roi non seulement en sa divinité, mais aussi en son humanité. Car son humanité seule a pu recevoir du Père « la puissance, l'honneur et la royauté » (2). Comme Dieu, il est égal et consubstantiel à son Père. Tout Lui est commun avec son Père. Tout, et, par conséquent, l'empire absolu et souverain sur toute créature.

L'Écriture affirme en de nombreux endroits la royauté du Christ.

Nous y voyons annoncé la domination du Descendant de Jacob (3). Nous y lisons que le Roi établi par Dieu sur la sainte montagne de Sion recevra en héritage toutes les nations et tous les peuples de la terre (4). Nous y entendons retentir un chant nuptial en l'honneur d'un Roi très riche et très puissant auquel s'adressent ces grandes paroles : votre trône, ô Dieu, est éternel, et votre sceptre est un sceptre de justice » (5).

Pareilles citations pourraient être aisément multipliées. Contenons-nous d'ajouter aux précédentes le passage des psaumes qui décrit avec plus de précision encore la figure et le règne du Christ en disant que ses possessions ne seront point limitées par des frontières, comme les autres royaumes et que son avènement marquera le commencement d'une ère de justice et de paix : *Orietur in diebus eius iustitia et abundantia pacis... Et dominabitur a mari usque ad mare; et a flumine usque ad terminos orbis terrarum* (6).

A tous ces témoignages s'ajoutent, nombreux et insistants, les oracles des prophètes. Citons en premier lieu celui, très connu, d'Isaïe : « Un enfant nous est né, un enfant nous a été donné. Sur ses épaules, pèse la charge royale. On le nommera Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix. Sa puissance sera très grande et il maintiendra une paix éternelle. Il héritera du trône et du royaume de David; Il les affermera à jamais par la justice et l'équité » (7).

Dans le même sens vont les prédictions des autres prophètes.

Jérémie marque dans la descendance de David du nom de *Germen justum* Celui qui règnera et fera régner, avec Lui, la sagesse et la justice (8).

Daniel annonce la constitution, par le Dieu du Ciel, d'un royaume terrestre inébranlable et éternel (9).

Le même Daniel raconte une vision dans laquelle le Fils de

l'Homme lui est apparu porté sur les nuées du Ciel vers le trône de l'Éternel, en présence duquel Il est introduit. Et l'Éternel Lui confère puissance, honneur et royauté. Tous les peuples, à quelque race et à quelque langue qu'ils appartiennent, devront lui obéir. Son pouvoir est inamissible, éternel, et son royaume, incorruptible (1).

Zacharie a prophétisé l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. C'est un Roi très doux, Il choisira pour montures une ânesse et son ânon. Le peuple exultera en assistant à ce triomphe du Juste, du Sauveur (2). En rapportant le fait, les Évangélistes ont soin de noter qu'il est l'accomplissement de la prophétie de Zacharie.

* * *

Que si nous passons aux livres du *Nouveau Testament*, loin de devoir y regretter l'absence de cette doctrine, que nous venons de tirer de l'Ancien, de la royauté du Christ, nous l'y trouvons pleinement confirmée et magnifiquement illustrée. Il nous suffira de rappeler le message angélique annonçant à Marie qu'elle mettrait au monde un Fils, que Dieu donnerait à ce Fils le trône de son père David, qu'Il régnerait sur la maison de Jacob, que son règne n'aurait point de fin (3). Ensuite, nous entendons le Christ lui-même proclamer sa royauté, et dans le dernier discours qu'il fit à la foule, sur les récompenses et les châtements réservés dans l'autre vie aux bons et aux mauvais, et dans sa réponse à Pilate qui lui demandait s'il était bien vrai qu'Il se prétendait roi, et dans les entretiens qu'Il eut avec ses apôtres après sa résurrection, lorsqu'Il leur confia la mission d'enseigner et de baptiser toutes les nations. En ces diverses occasions, Il se donna le titre de roi (4). Il en revendiqua publiquement la dignité (5). Il affirma que toute puissance Lui avait été donnée par son Père au ciel et sur la terre (6), exprimant ainsi l'étendue de sa puissance et l'immensité de son royaume!

Aussi ne faut-il point s'étonner que saint Jean, qui donne au Christ le nom de Prince des rois de la terre (7), ait remarqué, dans les visions d'avenir relatées en l'Apocalypse, que ce divin Roi portait écrit sur son vêtement le titre de Roi des rois et Seigneur des seigneurs (8). Car Dieu L'a constitué héritier de toutes les créatures (9). Il faut, par conséquent, qu'Il règne jusqu'à la fin des temps, jusqu'au jour où Il aura mis tous ses ennemis sous les pieds de son Père (10).

* * *

La liturgie de l'Église devait rendre hommage à cette royauté du Christ au sujet de laquelle nous venons de rappeler l'insistance des saints Livres. Car l'Église est précisément ce royaume du Christ destiné à couvrir toute la terre. Les marques de vénération envers le Christ-Roi devaient donc se multiplier le long du cycle liturgique. Sous leurs formes variées, ces marques de vénération et ces hommages restent identiques à eux-mêmes. Ils montent toujours vers le divin Roi, le Roi des rois. Nous en trouvons les expressions les plus diverses dans l'antique psalmodie, dans les vénérables sacramentaires, dans les prières publiques de l'Office divin, dans les cérémonies de la Messe. Et nous constatons l'harmonie parfaite, sous ce rapport également, de notre rite latin et des rites orientaux, en sorte qu'une fois de plus se vérifie l'adage *Legem credendi lex statuit supplicandi*, les lois de la prière impliquent et démontrent les lois de la croyance.

(1) Eph. 3, 19.

(2) Dan. 7, 13-14.

(3) Num. 24, 19.

(4) Ps. 2.

(5) Ps. 44.

(6) Ps. 71.

(7) Isai. 9, 6-7.

(8) Hier. 23, 5.

(9) Dan. 2, 44.

(1) Dan. 7, 13-14.

(2) Zach. 9, 9.

(3) Luc. 1, 32-33.

(4) Matth. 25, 31-40.

(5) Jo. 18, 37.

(6) Matth. 28, 18.

(7) Apoc. 1, 5.

(8) Apoc. 19, 16.

(9) Heb. 1, 1.

(10) I Cor. 15, 25.

Quant au fondement de cette dignité et de cette puissance royales de notre Sauveur, il est indiqué excellemment dans ce texte de saint Cyrille d'Alexandrie. « Son domaine sur toutes les créatures, Il ne l'a point conquis par la force, Il ne l'a point reçu pour des raisons extrinsèques, mais à cause de son essence et de sa nature ». En d'autres termes, la royauté du Christ repose sur cette union admirable dite union hypostatique. A cause de cette union, non seulement les Anges et les hommes doivent adorer le Christ en tant que Dieu, mais ils doivent lui obéir en tant qu'homme. Au seul titre de son union hypostatique, il possède puissance souveraine sur toutes les créatures.

Mais quelle joie et quelle douceur de penser que le Christ est notre Roi non seulement par droit de nature, mais aussi par droit acquis. Ah! puissent tous les hommes ne jamais oublier ce qu'ils ont coûté à leur Sauveur. « Vous n'avez pas été rachetés par une rançon d'or ou d'argent corruptibles, mais au prix d'un sang précieux, du sang de l'Agneau immaculé (1) ». Nous ne nous appartenons plus, nous appartenons au Christ, qui nous a rachetés à un tel prix *pretio magno* (2). Nos corps eux-mêmes sont devenus membres du Christ (3).

Nature de la royauté du Christ.

Il nous faut maintenant expliquer brièvement en quoi consiste cette royauté que nous attribuons au Christ.

Et d'abord il est à peine nécessaire de rappeler qu'elle comporte les trois pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif, sans lesquels on ne peut concevoir une véritable royauté. Les textes scripturaux que nous avons apportés en témoignage de la souveraineté du Christ démontrent à suffisance qu'il faut lui appliquer cette conception de la dignité et des pouvoirs royaux.

Il est même de foi catholique que Dieu nous a donné le Christ non seulement comme Sauveur dont nous devons attendre le salut, mais aussi comme Législateur aux ordres de qui nous devons obéissance (4). Et les Évangiles ne se contentent pas de nous affirmer que le Christ a légiféré, mais ils nous le montrent dans l'exercice même de son pouvoir législatif. Le divin Maître Lui-même a demandé comme preuve de notre amour pour Lui l'observation de ses commandements. Si nous obéissons à sa loi, a-t-Il déclaré à plusieurs reprises et de diverses manières, nous resterons dans la charité et nous continuerons à être l'objet de sa dilection (5).

Notre-Seigneur s'attribue également le pouvoir judiciaire. Dans une discussion avec les Juifs, qui l'accusaient d'avoir violé le sabbat en guérissant miraculeusement un malade ce jour de repos, il affirme que « Dieu le Père ne juge personne, mais qu'Il a remis tout jugement au Fils de l'homme. » (6). Ce pouvoir judiciaire implique, nécessairement, celui de punir et de récompenser les hommes, même en cette vie, car ces deux pouvoirs sont inséparables.

Enfin, le pouvoir exécutif doit être également attribué au divin Roi. Car l'obligation d'obéir à ses ordres est inéluctable. Il a promulgué la plus efficace des sanctions. Et les sujets rebelles n'échapperont certainement pas au châtement dont ils sont menacés.

* * *

Que la royauté du Christ doive principalement s'exercer dans l'ordre spirituel, les passages de la Bible que nous avons cités plus haut en sont une preuve assez claire, et l'attitude du Sauveur,

telle que nous la rapportent les Évangiles, une confirmation non moins nette. Lorsque les Juifs, en effet, lorsque même les apôtres exprimaient leur espoir erroné que le Messie libérerait son peuple du joug étranger et restaurerait le royaume d'Israël, Il prenait grand soin de les détromper et de leur enlever cette illusion. Entouré d'une foule enthousiaste qui voulait le proclamer roi, Il s'efforçait d'échapper par la fuite et se tenait caché, montrant bien ainsi qu'Il ne voulait pas de ce titre ni de ces honneurs. Devant Pilate, Il déclare que son royaume n'est pas de ce monde. Dans ce royaume, tel que nous le décrit l'évangile, on se prépare à entrer par la pénitence, on entre par la foi et le baptême. Or, le baptême est sans doute un rite extérieur et corporel, mais il signifie une purification intérieure et spirituelle. Notre-Seigneur n'oppose son royaume qu'au royaume de Satan et à la puissance des ténèbres. Il demande à ses disciples non seulement de se détacher des richesses et de tous les biens terrestres, de pratiquer la douceur, d'avoir faim et soif de la justice, mais de se renoncer et de porter vaillamment leur croix. Autre preuve encore : le Christ, comme Rédempteur, a versé son sang pour l'Église, et comme Prêtre, Il renouvelle chaque jour son immolation pour les péchés des hommes; il est évident que ses fonctions sacerdotales doivent participer au caractère spirituel de ces deux autres fonctions de Prêtres et de Rédempteur.

On ne peut cependant sans grave erreur nier la royauté du Christ sur les choses temporelles. Car Il a reçu de son Père un domaine absolu et qui s'étend à toutes les créatures. Mais durant sa vie mortelle, Il n'a point voulu exercer cette royauté temporelle. Il a dédaigné la possession et le soin des biens terrestres. Actuellement encore, il en laisse le souci à ceux qui les possèdent. Cette constatation a été noblement exprimée dans les deux vers suivants :

*Non eripit mortalia
Qui regna dat coelestia* (1).

Il ne ravit pas les trônes de ce monde, Celui qui donne les trônes célestes.

* * *

Conformément aux principes exposés jusqu'ici, il faut affirmer que le souverain domaine de notre Sauveur s'étend à tous les hommes. Cette vérité a été bien exprimée par notre prédécesseur d'éternelle mémoire Léon XIII, dont nous empruntons volontiers les paroles. « Ne sont pas seulement sujets du Christ les fidèles catholiques, ni seulement tous les chrétiens baptisés, qui, en vertu de leur baptême, relèvent juridiquement de l'Église, même s'ils en sont pratiquement éloignés par le schisme ou par l'hérésie, mais aussi tous ceux qui n'appartiennent aucunement à la religion chrétienne; en sorte que le royaume du Christ est vraiment et exactement aussi vaste que le monde et que l'humanité. » (2).

Et il n'y a pas lieu de distinguer ici entre les individus, les familles et les États. Car les hommes doivent reconnaître l'autorité du Christ aussi bien dans leur vie collective que dans leur vie individuelle. Pour les nations comme pour les individus, il n'y a de salut qu'en Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Il est l'unique Sauveur. Et aucun autre nom que le sien n'a été donné aux hommes ici-bas dont il faille invoquer et attendre le salut. » (3). La prospérité publique, comme la prospérité privée est un bienfait de sa munificence. « Car les sources de ces deux prospérités ne peuvent être différentes vu qu'une nation n'est autre chose

(1) I Petr. 1, 18-19.

(2) I Cor. 6, 20.

(3) I Cor. 6, 15.

(4) Conc. Trid. Sess. VI, ann. 21.

(5) Io. 14, 15-16, 10.

(6) Io. 5, 22.

(1) Hymne de l'Épiphanie.

(2) Ent. *Annun Sacrum*, 25 mai 1899.

(3) Acc. 4, 12.

qu'un ensemble d'individus réunis en société » (1). Par conséquent, les chefs d'Etat ont le devoir de rendre au Christ l'hommage public de leur vénération et de leur obéissance. Ils ont le devoir de faire rendre ce même hommage par les peuples qu'ils gouvernent. En agissant ainsi, ils maintiendront et ils affermiront leur autorité et ils serviront efficacement les intérêts des nations dont ils ont la charge et la responsabilité.

Conséquences heureuses de la reconnaissance et de la proclamation de la royauté du Christ.

Car les paroles que nous écrivions à ce propos au début de notre pontificat n'ont rien perdu de leur actualité ni de leur opportunité. « Le droit est comme dépouillé de son prestige. L'autorité n'est plus entourée de respect et d'obéissance. La raison en est que Dieu et son Christ ont été exilés de la société et des affaires humaines. L'autorité ne se réclame plus de Dieu mais des hommes. Ainsi est venue à manquer la principale raison du droit de commander et du devoir d'obéir. Toute la société humaine en fut ébranlée, car elle ne repose plus sur les bases naturelles qui faisaient sa solidité. » (2).

Les choses iraient tout autrement si dans la vie privée et dans la vie publique était reconnue la royauté de Jésus-Christ. Cette reconnaissance produirait des fruits merveilleux de liberté et de discipline, de tranquillité, de concorde et de paix.

Car si l'autorité du Christ marque celle des hommes qui exercent un pouvoir légitime d'un caractère sacré, elle relève également et ennoblit les devoirs et les actes d'obéissance de leurs sujets. Au point que saint Paul, en recommandant aux esclaves de révéler le Christ dans la personne de leurs maîtres, et aux femmes mariées de Le révéler dans la personne de leur mari, prenait soin d'ajouter que les uns et les autres ne devaient obéissance qu'à cause précisément de l'autorité du Christ; il jugeait indigne d'un chrétien de se soumettre à une autorité purement humaine: « Vous avez été rachetés au prix d'une rançon inestimable, ne soyez pas les serviteurs et les sujets d'un homme ». (3)

Il est également certain que les hommes constitués en autorité, dans la persuasion qu'ils exercent leurs pouvoirs, bien plus qu'en vertu de leur droit, au nom et à la place du Christ, s'acquitteraient de leur charge avec toute la vertu et la sagesse possibles, et, dans l'élaboration, la promulgation et l'exécution des lois, tiendraient tout le compte voulu du bien commun et de la dignité humaine de leurs subordonnés.

Et ce serait, à l'intérieur des États, la tranquillité de l'ordre. Car aucun des prétextes ne subsisterait par lesquels la sédition essaie de se légitimer. Tout en reconnaissant, dans le chef de la nation et dans tous ceux qui partagent avec lui les pouvoirs et les charges du gouvernement, des hommes comme les autres, et tout en constatant peut-être en eux des défauts et des vices qui les rendent indignes de leurs hautes fonctions, les citoyens ne laisseraient pas pour autant de leur obéir, car ils verraient quand même en eux l'image et l'autorité de l'Homme-Dieu.

Entre les nations, ce serait aussi la paix. Car l'immensité et l'universalité du royaume du Christ sont bien faites pour donner aux hommes le sentiment et la conscience de ce qui les rapproche, de ce qui leur est commun. Cette conscience préviendrait la plupart des conflits. Elle adoucira et atténuerait ceux qu'elle ne pourrait éviter complètement. Et pourquoi, si le royaume du Christ s'étendait de fait comme il s'étend en droit à tous les hommes, pourquoi devrions-nous désespérer de la paix que le Sauveur est venu apporter sur la terre? Notre Roi est un Roi pacifique. Il est le Réconcilia-

teur universel. Il est venu, non pour être servi mais pour servir, Lui qui est le Maître de toutes créatures.

Il a donné aux hommes et l'exemple et le précepte de l'humilité. Il a associé ce précepte de l'humilité à la grande loi de la charité. Il a dit en vérité que « son joug est doux à porter et le poids de son autorité, léger ».

Ah! quel bonheur assureraient à l'humanité les individus, les familles et les États en se laissant gouverner par le Christ. « Alors, pour reprendre les expressions de notre prédécesseur Léon XIII dans l'Encyclique qu'il adressait il y a vingt-cinq ans à tous les Evêques du monde, alors, il deviendrait possible de guérir tant de blessures, le droit retrouverait sa vigueur native, les hommes jouiraient vraiment de la paix, les armes leur tomberaient des mains. Oui, tous ces biens et toutes ces joies nous arriveraient si l'humanité rendait de tout cœur hommage à son Sauveur, observait ses commandements et elle proclamait que le Christ-Jésus règne dans la gloire de son Père » (1).

Utilité d'une fête spéciale en l'honneur de la royauté du Christ.

Pour que la société bénéficie abondamment et durablement de tous ces précieux avantages, il est nécessaire que la doctrine de la royauté du Christ soit aussi répandue que possible. A cet effet, nous ne voyons pas de meilleur moyen que l'institution d'une fête propre et spéciale en l'honneur du Christ-Roi. Car pour instruire le peuple des vérités divines et pour l'élever aux joies spirituelles et intérieures, les splendeurs de la liturgie sont bien plus efficaces que les documents du magistère ecclésiastique, même les plus graves et les plus importants. Car ceux-ci n'atteignent que les catholiques les plus cultivés, en nombre assez restreint, celles-là touchent et enseignent tous les fidèles; les uns ne sont publiés qu'une fois, les autres élèvent la voix, si l'on peut s'exprimer ainsi, chaque année, ramenées régulièrement par le cycle liturgique; les uns ne s'adressent principalement qu'à l'intelligence, les autres, et à l'intelligence et au cœur, à l'homme tout entier. Et il faut bien se rendre compte que l'homme, composé de corps et d'âme, est vivement saisi par la beauté et la variété du culte extérieur, dont les cérémonies font pénétrer jusqu'au plus intime de son être la doctrine céleste. Cette doctrine devient comme la sève, le sang de sa vie spirituelle, d'une vie spirituelle de plus en plus vigoureuse et de plus en plus féconde.

* * *

L'histoire nous apprend dans quelles circonstances ont été instituées successivement les fêtes liturgiques et comme l'Eglise s'est toujours inspirée, dans cette institution, de la nécessité et de l'utilité spirituelles. C'était, par exemple, une heure difficile en laquelle il fallait raffermir les courages. Ou bien il était nécessaire de prémunir les esprits contre les embûches de l'hérésie. Ou d'autres motifs encore demandaient qu'on en excitât la piété envers un mystère de notre sainte religion ou la reconnaissance pour un bienfait spécial de la divine Providence.

C'est ainsi que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, lorsque les fidèles étaient en butte aux plus furieuses persécutions, le culte des martyrs fut bientôt en grand honneur, afin, selon l'expression de saint Augustin, que les « fêtes des martyrs fussent des exhortations au martyre (2) ».

Furent instituées ensuite les fêtes en l'honneur des Confesseurs, des Vierges et des Veuves. Elles avaient pour but d'enflammer le zèle pour la vertu, nécessaire non seulement aux jours de persécution, mais aussi en temps de paix.

(1) S. Aug. *Ep. ad Macedonium*, c. III.

(2) *Enc. Illi arcano*.

(3) I *Cor.* 7, 23.

(1) *Enc. Annun Sacrum*, 25 mai 1899.

(2) *Sermo 47, De Santis*.

Les honneurs liturgiques rendus à la très sainte Vierge ont eu, plus encore que les fêtes des Saints, un effet salutaire dans les âmes chrétiennes. Ils ont accru leur vénération et leur piété envers la Mère de Dieu et notre très puissante protectrice, et il nous ont donné les sentiments filiaux que nous devons à la Mère de Jésus devenue, par une sorte de Testament, notre Mère.

Parmi les bienfaits dont l'Eglise est redevable aux fêtes liturgiques de la Bienheureuse Vierge et des Saints, le moindre n'est pas l'aide très efficace qu'elle en a reçue dans sa lutte séculaire contre l'erreur et l'hérésie. Et nous devons ici admirer une fois de plus la sagesse de la Providence, qui tire le bien du mal. Dieu permet de temps à autre que la foi et la piété des chrétiens fléchissent et que la vérité catholique soit un instant obnubilée par les fumées de l'hérésie. Mais Il dispose les événements de manière à ce que la vérité, pour finir, resplendisse avec un plus vif éclat; et que la générosité des volontés, secouant sa torpeur, se porte au bien avec un nouvel élan.

Les fêtes récemment instituées l'ont été dans le même esprit et pour les mêmes raisons que les anciennes. Ainsi en est-il de la fête du Saint Sacrement. Comme la dévotion envers l'Eucharistie s'était relâchée, l'Eglise mit sous les yeux des fidèles le spectacle de pompes cérémoniales en l'honneur du Sacrement de l'autel, et elle les invita durant toute une octave à répandre publiquement des prières et à des adorations devant le Dieu des tabernacles. De même, la fête du Sacré-Cœur était particulièrement opportune à l'époque où les sombres et sévères doctrines des jansénistes avaient en quelque sorte glacé les cœurs et les avait fermés à l'amour confiant envers notre divin Sauveur.

Opportunité de cette institution.

Nécessité de lutter contre le laïcisme.

Par l'institution d'une fête en l'honneur de la royauté du Christ, nous sommes persuadé de faire, nous aussi, œuvre opportune. Car cette fête sera un des grands moyens de lutte contre le laïcisme, ses erreurs et ses tendances; contre ce laïcisme qui est la peste de notre société.

Comme vous le savez, vénérables Frères, cette impiété du laïcisme n'est pas apparue brusquement, et il est facile d'en suivre la progression dans la vie sociale. On commença par nier l'autorité du Christ sur toutes les nations. Puis, on dénia à l'Eglise son droit, dérivé des droits divins du Sauveur, d'enseigner, de légiférer et de gouverner les hommes en vue de leur béatitude éternelle. Ensuite la religion chrétienne fut assimilée aux fausses religions et le culte catholique mis honteusement sur le même pied que tous les autres cultes. Après, l'Eglise fut proclamée dépendante du pouvoir civil et livrée en quelque sorte aux caprices des princes et des gouvernements. Une religiosité naturelle fut alors préconisée pour remplacer la religion catholique. Jusqu'à ce que l'on vit les représentants et les chefs de plusieurs nations secouer publiquement toute conviction et tout sentiment religieux, renoncer tout devoir envers Dieu et choisir comme religion d'Etat l'irreligion.

* * *

Les fruits amers de cette apostasie individuelle et sociale ont été abondants et persistants. Nous avons épanché notre tristesse et nos plaintes à leur sujet dans l'Encyclique *Ubi arcano Dei*, et nous ne pouvons laisser de les exprimer à nouveau. Oui, de cette apostasie proviennent ces germes de haine, ces jalousies et ces rivalités entre nations, qui, actuellement encore, retardent l'avènement d'une paix solide et durable. De là, également, ces passions effrénées, que l'on peut reconnaître et qu'il faut dénoncer même lorsqu'elles prennent hypocritement les apparences du dévouement au

bien public et de l'amour de la patrie. Les conséquences de ces passions immodérées sont les discordes civiles et les déchirements fraternels ainsi qu'un égoïsme aveugle et sans bornes, qui, ne poursuivant que les satisfactions et les avantages personnels, apprécie toutes choses à la mesure de son propre intérêt. En outre, dès que le sentiment du devoir s'estompe et s'efface dans les consciences, la paix des foyers, l'union et la stabilité des familles sont immédiatement en danger. Et pour tout résumer en une phrase, la société, à cause de sa rébellion contre Dieu et son Christ, est menacée de ruine irrémédiable.

* * *

Du retour de la société à son très bon Sauveur, un grand espoir nous monte au cœur en instituant la fête de la royauté du Christ, qui sera désormais célébrée chaque année par toute l'Eglise.

Les catholiques devraient travailler activement à préparer et à hâter ce retour tant souhaité. Mais il se fait qu'un trop grand nombre parmi eux ne jouissent dans la société ni de l'influence ni du prestige qui seraient aux détenteurs de la vérité. Peut-être faut-il attribuer cette infériorité à leur inertie et à leur timidité. Ils ne résistent pas ou ne résistent que très mollement. Par quoi ils encouragent les prétentions et l'audace de leurs adversaires. Mais lorsque la généralité des catholiques sera persuadée qu'il lui faut combattre sans relâche sous les étendards du Christ, le feu de l'apostolat s'allumera dans les cœurs, et chacun trouvera la vaillance nécessaire pour se dévouer à la conversion de ceux qui ignorent et de ceux qui méconnaissent le divin Roi, ainsi que pour défendre jusqu'au bout ses droits imprescriptibles.

* * *

La fête du Christ-Roi et sa célébration annuelle chez tous les peuples de la terre exercera d'autre manière encore une action efficace contre le laïcisme. Le laïcisme a causé la désastreuse défection des nations à l'égard de Jésus-Christ. Il importe de protester contre cette défection et de la réparer dans la mesure du possible. Les conférences internationales taisent le nom bien-aimé de notre Sauveur. Plus cette méconnaissance est indigne et plus haut doivent monter vers Lui nos acclamations, plus énergique doit s'élever notre affirmation de son autorité et de sa puissance royales.

Préparation providentielle de l'institution.

Les voies furent préparées, depuis les dernières années du XIX^e siècle à l'institution qui se réalise enfin aujourd'hui. Chacun sait qu'une foule de livres savants et pieux ont été écrits dans toutes les langues et chez tous les peuples de la terre en vue de promouvoir la dévotion au Christ-Roi. A également servi de préparation, ce vaste mouvement de consécration des familles au Sacré-Cœur. A quoi il faut ajouter qu'outre les familles, des États et des Royaumes se sont voués au Divin Cœur. Mais ce qui a le plus efficacement orienté le monde catholique vers le culte de la royauté du Christ, ce sont les grands congrès eucharistiques, que notre époque a vu se multiplier et se généraliser. En effet, ces congrès consistent en la réunion d'un grand nombre de fidèles, soit d'un diocèse, soit d'un pays, soit du monde entier, afin de rendre hommage à Jésus dans l'Eucharistie. Et tous les discours prononcés dans les assemblées et les cérémonies de ces congrès, les heures d'adoration commune, les processions grandioses ne signifient-ils pas éloquemment la reconnaissance de la royauté du Sauveur? On dirait que les foules catholiques, mues par une inspiration d'en haut, vont chercher le Christ, que les impies n'ont pas voulu recevoir lorsqu'Il vint en son royaume, dans le silence et le mystère

des Tabernacles afin de le porter en triomphe par les rues des grandes villes et de Le rétablir dans tous les droits et tous les honneurs de sa royauté.

* * *

Pour l'exécution de notre dessein dont nous vous avons entretenus au cours de cette encyclique, la fin de l'Année Sainte nous paraît incomparablement opportune. Les âmes ont été soulevées vers les biens célestes, qui dépassent tout sentiment naturel. Les unes sont rentrées en grâce avec Dieu. D'autres ont été attirées plus vivement vers ce que saint Paul appelle *chrismata meliora*, et elles tendent plus énergiquement à la perfection. Que nous considérions donc les innombrables suppliques qui nous ont été adressées ou que nous repassions les principaux événements qui ont marqué l'Année Sainte, il nous paraît enfin arrivé, le jour béni où nous devons ordonner qu'une fête propre et spéciale honorera désormais la royauté du Christ sur tout le genre humain.

Durant cette année, en effet, comme nous l'avons noté au début de cette lettre, le divin Roi, admirable dans ses Saints, a été magnifiquement glorifié par l'élévation aux honneurs célestes d'un nouveau groupe de ses fidèles soldats. Durant cette même année, grâce à l'exposition vaticane des missions, grâce à ce merveilleux assemblage d'objets qui mettait en quelque sorte sous les yeux les travaux des missionnaires, ont été exaltées les victoires remportées par les héros du Christ pour l'extension de son royaume. Durant cette année encore, nous avons commémoré le Concile de Nicée, qui a proclamé la consubstantialité du Verbe, de laquelle découle sa royauté universelle.

Le décret d'institution.

C'est pourquoi, en vertu de notre autorité apostolique, nous instituons la fête du Christ-Roi. Et nous ordonnons qu'elle soit célébrée le dernier dimanche d'octobre, dimanche qui précède immédiatement la fête de tous les Saints. Nous ordonnons également que soit renouvelée chaque année et ce même jour de la fête du Christ-Roi la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, dont notre prédécesseur de sainte mémoire Pie X avait déjà ordonné le renouvellement annuel. Cette année, et cette année seulement, la consécration susdite sera faite le trente-et-un décembre. Nous-même célébrerons, ce jour-là, pontificalement, en l'honneur de la royauté du Christ, et la consécration du genre humain au Sacré-Cœur sera lue en notre présence. Nous avons pensé que nous ne pourrions jamais terminer plus heureusement l'Année Sainte ni exprimer plus éloquemment notre reconnaissance au Christ, Roi immortel des siècles; et dans cette action de grâces, nous voulons interpréter aussi toute la reconnaissance du monde catholique pour les bienfaits qui ont été accordés durant cette année de grâce et à nous-même, et à l'Eglise et à tous les fidèles.

Les particularités de la nouvelle fête.

Il ne sera pas nécessaire d'expliquer longuement pourquoi nous avons voulu une fête nouvelle et distincte de toutes les autres qui remémoraient et célébraient d'une certaine manière la royauté du Christ. Il suffira de rappeler la distinction entre l'objet matériel et l'objet formel des fêtes liturgiques. Toutes ces fêtes auxquelles nous venons de faire allusion ont comme objet matériel la personne du Christ. Aucune n'a comme objet formel et précis sa royauté.

Nous avons fixé cette fête un dimanche afin que le clergé ne fût pas seul, par la célébration du saint sacrifice et la récitation de l'office divin, à rendre hommage à son Roi, mais que le peuple, lui aussi, dégagé de ses occupations quotidiennes et le cœur en

joie pût manifester au Christ ses sentiments de soumission et d'obéissance.

Le dimanche qui nous a paru le mieux convenir, et de beaucoup, à cette fête, est le dernier dimanche d'octobre. Ce dimanche touche, en effet, à la fin de l'année liturgique. En sorte que la fête de la royauté du Christ servira de couronnement à toutes les solennités qui ont célébré les mystères de sa vie. En outre, elle précédera de quelques jours la fête de la Toussaint. Et n'est-ce pas justice d'exalter la gloire du Christ avant celle des élus. Car la gloire des Saints et des élus est le triomphe du Sauveur.

Il vous incombera, Vénérables Frères, de veiller à ce que le peuple chrétien soit bien instruit de la nature, de la signification et de l'importance de la nouvelle fête. A son approche, vous ferez donner, dans chaque paroisse, une série d'instructions, afin que les fidèles entrent dans les sentiments et adoptent le genre de vie qui conviennent à de fidèles sujets du divin Roi.

Visions d'espoir.

Et laissez-nous, Vénérables Frères, en terminant cette Encyclique, vous dire les heureux fruits que nous espérons fermement et pour l'Eglise et pour la société civile, et pour les individus, d'un culte public rendu à la royauté du Christ.

En rendant les honneurs royaux à Notre-Seigneur, il ne sera pas possible de ne point se souvenir des droits de l'Eglise. Qu'elle a reçu de son divin fondateur la nature et la forme de société parfaite. Qu'elle ne peut donc renoncer à son indépendance à l'égard du pouvoir civil. Qu'aucune autorité du dehors ne peut la régenter dans l'exercice de sa charge d'enseigner, de gouverner et de conduire au bonheur éternel toutes les âmes qui appartiennent au royaume du Christ. Que les ordres religieux d'hommes et de femmes doivent jouir de cette même indépendance des pouvoirs civils. Car ce sont de précieux auxiliaires des pasteurs de l'Eglise. Et ils travaillent très efficacement à l'extension et à la prospérité du royaume de Notre-Seigneur en combattant, par les trois vœux, la triple concupiscence, et en contribuant, par la pratique d'une haute perfection, à faire resplendir avec un éclat de jour en jour grandissant aux yeux de tous les hommes, cette sainteté dont le Sauveur a voulu qu'elle fût une note caractéristique de la véritable Eglise.

* * *

Cette fête annuelle rappellera, en outre, aux dirigeants de la société civile qu'ils doivent, aussi bien que les particuliers, rendre un culte public à Notre-Seigneur et observer ses commandements. Elle évoquera dans leur esprit le grand jour du jugement, ce jour où le Christ exigera un compte très sévère, non seulement de ceux qui l'auront en quelque sorte expulsé de la vie sociale et des affaires d'Etat, mais aussi de ceux qui Lui auront fait l'injure de L'oublier et de Le négliger dans cette conduite de la société civile. Car sa dignité royale exige que les Etats se conforment à ses ordres et aux principes chrétiens dans l'élaboration des lois, dans l'administration de la justice ainsi que dans l'instruction et l'éducation de la jeunesse.

* * *

Mais qui dira les secours que les fidèles trouveront dans la célébration et la méditation de la royauté du Christ pour entrer en la véritable conception et en la véritable pratique de la vie chrétienne. Car si Notre-Seigneur a reçu toute puissance au Ciel et sur la terre; si les hommes, rachetés au prix de son sang, Lui appartiennent à un nouveau titre; si son autorité s'étend à toute

la nature et à toute la vie humaines, il faut évidemment conclure qu'aucune de nos facultés ne peut se soustraire à son empire. Il faut qu'Il règne, par conséquent, sur nos esprits : nous devons croire fermement et constamment sa doctrine. Il faut qu'Il règne sur nos volontés : nous devons observer ses lois et ses commandements. Il faut qu'Il règne sur nos cœurs : nous devons nous élever au-dessus de nos affections et de nos désirs naturels et aimer Dieu d'un amour unique, par dessus toutes choses. Il faut qu'Il règne sur notre corps même et sur nos membres : nous devons les faire servir d'instruments, ou, comme s'exprime saint Paul, « d'armes de sainteté pour Dieu », à la perfection intérieure et spirituelle. Quel élan les fidèles ne trouveraient-ils pas pour la pratique de toutes les vertus dans la considération attentive de ces vérités!

* * *

Fasse le Ciel, Vénérables Frères, que le désir de porter le joug suave du Christ s'empare même des hommes qui vivent éloignés de l'Église! Quant à nous, qui, par la miséricorde de Dieu, appartenons à son royaume, puissions-nous porter ce joug, non point à contre-cœur, mais volontiers, avec amour et sainteté! Ainsi percevrons-nous les heureux fruits de cette conformité de notre vie aux lois du royaume de Dieu. Et le Christ, nous reconnaissant bons et fidèles sujets de son royaume terrestre, nous admettra à participer à la gloire et aux joies de son royaume éternel.

Recevez, Vénérables Frères, à l'approche des fêtes de Noël, ce vœu et ce présage comme un témoignage de notre charité paternelle. Nous y joignons, gage de faveurs divines, notre bénédiction apostolique, que nous vous donnons de grand cœur, Vénérables Frères, ainsi qu'à votre clergé et à vos fidèles.

Donné à Rome, près de saint Pierre, le 11 décembre de l'Année Sainte 1925, quatrième de notre pontificat.

PIE XI, PAPE.

Le monde où Pailleron s'ennuyait

Ce n'est pas sans émotion que je me retrouve, cette année encore, devant vous. Je vous remercie de ne vous être pas arrêtés à la légèreté apparente du titre de ma causerie. A vrai dire, je vais essayer d'évoquer indirectement et fragmentairement, un instant de l'histoire française d'hier, et je le fais ici avec une joie et un soin particuliers. Plaise à Dieu, en effet, qu'on connaisse et qu'on chérisse l'histoire de la France dans tous les salons et dans tous les palais de Paris comme on le fait aux grandes conférences de Bruxelles...

Ma causerie est intitulée : « Le Monde où Pailleron s'ennuyait ». Vous savez tous, en effet, qu'il a donné à la Comédie-Française, en 1881, une charmante comédie, qui se joue toujours avec le même succès, et qui s'appelle *Le Monde où l'on s'ennuie*. La pièce se passe dans un salon de cette époque, ce qu'on appelle un salon académique, c'est-à-dire un salon assez austère, ou fréquenté des gens chargés d'ans et d'honneurs, où se nouent des intrigues ambitieuses de toutes sortes, où l'on est soigneux avant tout de décorum et de respectabilité. Vous vous rappelez les principaux personnages qui constituent ce décor. La duchesse de Réville, aimable et vive douairière qui, semble sortie du XVIII^e siècle, et dont la bonne humeur et le franc parler sont placés là précisément pour contraster avec la gravité rigide de sa fille, M^{me} de Céran. Celle-là est une femme autoritaire qui, à force de calculs et de volonté, a fait quelque chose de son mari, un médiocre, et qui veut appliquer les mêmes méthodes à son fils. C'est elle qui

rend sa maison, si austère si peu accueillante à la jeunesse. Vous vous rappelez Bellac, le philosophe bellâtre et mondain, qui berce ses auditrices d'un jargon sirupeux et nuageux qui fait se récrier d'admiration ces dames exubérantes; et Saint-Réault, dont le père avait tant de talent, et qui est l'éternel candidat à toutes les places disponibles, et même à celles qui ne le sont pas encore; et le vieux poète Des Millets, éternel débutant, qui promène depuis trente ans de salons en salons ses longs cheveux et sa tragédie injouée, et Tonlonnier, ministre de la veille, qui ne le sera plus le lendemain, qui vient prendre l'air de ce noble salon, et qui est immédiatement assailli par toutes les sollicitations...

Il est évident que cette collection de personnages, tels que Pailleron les a peints ou plutôt caricaturés, forme un milieu assez peu réjouissant. Nous comprenons la révolte, d'ailleurs souriante, des jeunes gens de la pièce, et si Pailleron a connu de tels salons, nous comprenons qu'il s'y soit ennuyé.

Mais s'il s'y ennuyait, je n'aurai pas la cruauté de vous y trainer et de vous y laisser pendant une heure un quart. Quand il s'ennuyait, il allait ailleurs, et nous ferons comme lui. Oui, je voudrais faire avec vous une promenade dans les principaux salons de ce temps-là, et vous verrez que cette promenade n'est frivole qu'en apparence. Certes, tout est frivole aux frivoles, et des milliers de gens ont passé leur vie dans les salons à s'étourdir de niaiseries. Mais croyez-vous que, lorsque Taine, Renan ou le jeune Bourget mettaient leur habit pour aller dans le monde, ils laissaient leur cervelle au logis? Bien au contraire; ils l'enrichissaient au spectacle de la vie contemporaine, dans son expression la plus raffinée. Ce serait bien de l'orgueil que de juger indigne de nous une fréquentation que pratiquèrent d'aussi puissants esprits.

Le moment d'histoire où nous nous sommes reportés, et qui s'étendra, si vous le voulez bien, de la fin de la guerre franco-allemande jusqu'à la crise boulangiste et l'exposition universelle, soit de 1871 à 1890, est une des époques où les « salons » jouèrent un rôle particulièrement important. Un régime venait de tomber, un autre naissait; les revirements de la politique et des affaires amenaient au jour des parvenus de la finance, de l'intrigue, ou même de l'éloquence et du talent... disons, si vous aimez mieux, des hommes neufs. Or, de tout temps, le premier souci des hommes neufs fut de se vieillir, de prendre de la patine, — et du style — de s'éduquer. De tout temps, ils s'empressèrent de rechercher le commerce de ceux que leur activité avait détronés pour se raffiner, se polir à leur contact, et acquérir, à leur exemple, la seule chose qui leur manquât encore dans la possession de leurs richesses : l'habitude. C'est ce qu'essaya gauchement M. Jourdain, c'est ce que réalisa, sur un plan grandiose, Bonaparte devenu Napoléon.

La République naissante ne manqua point à cette loi naturelle, et nous verrons comment les salons sauvegardèrent une partie d'héritage spirituel, maintinrent quelques brillants centres de l'ancienne société, où les nouveaux venus firent leur école, étonnèrent ou brillèrent, puis s'amalgamèrent à leur tour. Je reviendrai sur l'importance du rôle des maîtresses de maison, mais il est bon de noter dès maintenant que quelques femmes intelligentes surent ainsi assurer, par dessus une guerre désastreuse et une demi-révolution, l'indispensable course du flambeau.

* * *

Puisque Pailleron est ici notre parrain, nous dirons deux mots, tout d'abord, du milieu où il était entré par son mariage, et qui resta, pour beaucoup d'esprits un peu superficiels, le type même du monde où l'on s'ennuie, ce qui, tout de même, est injuste. Quand, dans la pièce, le jeune Roger de Céran demande à quoi on reconnaît qu'un article est vraiment sérieux : « A ce qu'il n'est pas coupé, mon enfant », lui répond M^{me} de Réville, et elle brandit un exemplaire de la *Revue des Deux-Mondes*. Eh! bien, Pailleron avait épousé la propre fille de François Buloz, directeur et fondateur de la *Revue*, et le salon de M^{me} Charles Buloz, sa belle-sœur, appuyant la *Revue* et appuyé sur elle, fut précisément un de ces centres solides qui demeurèrent fixes dans le tourbillon de 1871.

Solide, certes, et sérieux, et peut-être un peu pesant, le salon de M^{me} Buloz.

Vous connaissez la *Revue des Deux-Mondes*. Elle était alors ce qu'elle est maintenant, ce qu'elle a toujours été, un recueil qui ne s'adresse pas à un public strictement mondain, mais à des lecteurs

souvent lointains, isolés et recueillis dans le silence du cabinet. Elle fut, elle est toujours beaucoup plus ouverte qu'on ne le dit aux jeunes talents, mais elle se doit de surveiller étroitement leur admission, et précisément parce qu'elle s'adresse à des lecteurs de bibliothèque et non de boudoir, elle accueille des mémoires historiques, des notes archéologiques, des études d'économie politique, qui peuvent offrir un puissant intérêt, mais qui ne sauraient rivaliser, comme distractions mondaines, avec le bridge, le mah-jong ou le jeu des petits papiers.

Il est donc possible que le salon de M^{me} Buloz, meublé de tous ces hommes graves, n'ait pas toujours été le temple de la folie. Mais, cependant, on y rencontrait Renan, et Taine, et Brunetière, et ensuite, et presque à leurs débuts, Loti et Bourget. Maxime du Camp y contait ses mille anecdotes si animées sur la vie de Paris, et tous les académiciens étaient là. Tout de même, sur quarante académiciens, il devait bien y en avoir six ou sept de divertissants!

Assez loin de ce salon académique, une maison de grand air et de grande allure, par la noblesse innée de son animatrice, quoique les mœurs y fussent volontiers familiales, fut le salon de la princesse Mathilde.

Elle était la propre nièce de Napoléon I^{er}, fille de Jérôme Bonaparte et de Catherine de Wurtemberg. Elle avait failli épouser le prince Louis Napoléon — qui devait être Napoléon III. Après quelques années d'un mariage peu heureux avec le comte Demidoff, elle obtint une séparation et vint, en 1845, s'établir définitivement à Paris. D'humeur très indépendante, aimant passionnément la peinture, elle s'entoura d'artistes et de gens de lettres. Elle était restée très attachée à Napoléon III, et son influence contribua grandement à neutraliser, vis-à-vis du nouvel empereur, certains esprits qui, sans elle, se fussent rangés dans une irréductible opposition. De ce nombre furent notamment Flouber et les Goncourt.

Elle avait voté un culte à la mémoire de Napoléon « sans qui, disait-elle, je vendrais peut-être des oranges sur un quai d'Ajaccio ». Mais cette fervente ne l'aveuglait pas sur toute la famille. Un jour, quelques descendants très indirects du grand homme faisaient à sa table de la stratégie et laissaient tomber de très haut des jugements sans réplique. « Ils sont étonnants, dit-elle à son voisin; parce que nous avons eu un militaire dans la famille, ils se croient tous de grands capitaines! »

Du grand homme, elle avait hérité une humeur volontiers combative qui se dépensait au profit de ses amis. En bonne Corse, elle avait la passion de l'amitié, de la fidélité et se montrait même partielle avec délices.

Et à quelqu'un qui s'étonnait de cette outrance, et lui démontrait que les amis qu'elle défendait avaient incontestablement tort : « Je le sais bien qu'ils ont tort, et c'est pourquoi je les défends! S'ils avaient raison, ils n'auraient pas besoin de moi, ni de personne... »

Comme vous le voyez, simple, bon enfant, rieuse, volontiers « rapin » — mais sachant redevenir grande dame et faire sentir les distances, d'un changement d'attitude, ou d'une rude réplique, comme à ce jeune avocat féru de parlementarisme et qui s'était oublié jusqu'à dire en sa présence : « En somme, en dehors de ses batailles, qu'est-ce qu'il a fait pour le pays, Napoléon? — Ce qu'il a fait? Il vous a fait taire. »

Tel est le souvenir qu'elle a laissé à ses familiers, le peintre Gérôme, Claudius, Popélin, Augier, Dumas, Houssaye, Coppée, Maupassant, et le fidèle Goncourt, déjà nommé.

Il faut, en visites comme en cuisine, se ménager d'agréables contrastes. Après ce salon Bonaparte, resté debout dans la débâcle impériale, figure de la fidélité, nous allons voir le monument de la fidélité adverse, le salon de l'ennemi irréconciliable de Napoléon III, que la jeune République avait triomphalement rappelé d'exil, nous allons faire un tour chez Victor Hugo. C'est jour de dîner chez Hugo. Quand il arrive vers ses hôtes, il semble un peu déjà au-delà de cette terre, tant par son grand âge que par l'atmosphère d'apothéose dans laquelle il vit. Les nuages d'encens qui s'épaississent sans cesse autour de lui ne lui laissent plus qu'un contact lointain avec la réalité. Il est à la fois très simple et très olympien avec sa redingote à collet de velours et son foulard blanc. Dans sa salle à manger très bourgeoise, on sert un repas copieux et simple : gibelotte de lapin, rosbif et poulet rôti. Autour de la table sont Edmond de Goncourt, Théodore de Banville, toujours gracieux, candide, aîlé et sa charmante femme, Paul de Saint-Victor, M^{me} Drouet, M^{me} Charles Hugo avec Georges et Jeanne, les petits-enfants tant aimés.

La conversation est surtout littéraire, car Hugo est resté avant tout homme de lettres. Bien entendu, après son exil, après *Les Châtiments*, il voit sa maison envahie d'hommes politiques et n'ose les évincer, il est prisonnier de son rôle. C'est très dangereux de jouer les Moïse et de monter sur des Sinai, parce qu'on ne peut plus en redescendre. Aussi, quand il redoutait pour la soirée la visite de quelque apôtre, il soupirait : « Si X... vient ce soir, nous ne dirons pas de vers... » ou bien : « Si on conspirait pour faire revenir les Napoléon, on retournerait à Jersey et on pourrait travailler... » ou enfin le mot profond, qui ne pouvait sortir que des entrailles d'un homme de lettres : « Il n'y a de vraies haines que les haines littéraires, parce que les idées politiques sont rarement ce que sont toujours les doctrines littéraires : un credo convaincu et le produit d'un tempérament. » Il va de soi qu'un homme politique eût, au contraire, prétendu que les haines littéraires étaient vaines et que seules comptaient les haines d'idées. Ainsi chacun se forge l'univers à sa manière.

Après le dîner, on passe au salon. Hugo s'adosse à la cheminée, chargée de quatorze bougies dont la lueur lui fait une auréole, et lit des vers inédits, des vers de *Toute la Lyre*, ou de *La Légende des Siècles*, peut-être. Mais laissons le Hugo politique et apocalyptique, et supposons plutôt que, ce soir, il a déponillé le demi-dieu, et qu'il n'est qu'un vieux brave homme, un grand papa gâteau entre Georges et Jeanne, et qu'il nous lit : Jeanne était au pain sec... (*Ari d'être Grand-père*).

C'est, chez lui, que nous entreverrons le profil hautain et séduisant de Rochefort, pamphlétaire acharné dont les attaques avaient amené la chute de l'Empire et qui, une fois l'Empire tombé, dut continuer à attaquer chaque matin quelque chose ou quelqu'un, sorte de destructeur systématique dont les sarcasmes d'ailleurs étincelants ont amusé et enfiévré deux générations. Mais, avec le prix de son vitriol quotidien, il s'arrangeait une existence tout embellie des raffinements de cette civilisation qu'il tournait en ridicule. Il avait trouvé là une formule que devaient imiter d'innombrables successeurs. Du moins se distinguait-il d'eux, malgré tout, par sa grande allure, sa bravoure, je dirais presque son panache, et le fait qu'il fut, pour de bon, déporté à Nouméa. A l'heure où nous le voyons chez Hugo, il aime les tableaux, les livres, les porcelaines rares, et se ferait, s'il était moins grugé par son entourage, une maison pareille à celle du sage Edmond de Goncourt.

Chez Goncourt, plus de politique. L'idée maîtresse du logis, c'est l'amour de l'art pour l'art, de l'art-dieu, qui devait martyriser littéralement ses servants les plus dévoués : Flaubert et les Goncourt.

Flaubert ne venait plus que bien rarement à Paris, mais sa pensée était toujours présente dans la petite maison d'Auteuil. Goncourt aimait tendrement Flaubert, bon, brave, affectueux, si tranquille, si rangé pour un homme qui avait tant haï les bourgeois, et uniquement voué au culte de la phrase. Il méditait alors son *Bouvard et Péruchet*, qui reste comme M^{me} Bouary, comme l'*Education sentimentale* un extraordinaire témoignage de la faillite et du désespoir humains. La lecture de ces tendres chefs-d'œuvre laisse un goût d'encre et de cendre, et fait songer à la puissance accablée de *la Melancholia* d'Albert Dürer.

Edmond de Goncourt, ainsi que son frère Jules, mort jeune et dont il continuait la tâche, avait d'abord été peintre, et était resté peintre avant tout. Il tortura la langue française, parce qu'il voulait se servir de sa plume comme d'un pinceau, et de ses mots comme de touches de couleur. Son effort fut considérable et peu couronné de succès. Toutefois, les deux frères étaient extrêmement sensibles et intelligents, d'un goût très original. C'est eux qui remirent à la mode les styles français du XVIII^e siècle le Louis XV et le Louis XVI, puis introduisirent en France tout l'art de l'Extrême Orient. Vous le voyez, pour peu que vous ayez dans votre salon un fauteuil Régence ou un vase chinois, vous pouvez dire que l'âme des Goncourt a pénétré jusque chez vous.

Dans cette maison emplies de merveilles, peu ou point de femmes, mais des gens de lettres, des peintres, des dessinateurs, La réunion du dimanche, que Goncourt avait baptisée le Grenier, fut le berceau de la fameuse académie Goncourt. Cela tiendrait, plutôt que du salon, du fumoir et de l'atelier, mais un atelier meublé d'objets inestimables.

D'ailleurs, ce réaliste était un aristocrate, et sa finesse native lui rend douloureux presque tous les aspects de la civilisation contemporaine : il est aveuglé... par l'éclat des becs de gaz, assourdi... par le bruit des voitures à chevaux, et désolé de n'entendre plus que

des charabias cosmopolites sur les boulevards. Que dirait-il donc s'il revenait aujourd'hui! Au fond, cet amoureux de la modernité est un affreux réactionnaire. Cependant, il réunit chez lui les écrivains les plus hardis. Il est très lié avec Zola, au moins pendant la première partie de la carrière de celui-ci, et il encourage les premiers essais raffinés de Huysmans, de Jean Lorrain et de Loti.

Mais, parmi ses cadets, l'ami le plus cher est Alphonse Daudet. On ne peut évoquer le grenier Goncourt sans évoquer aussi la maison de Daudet à Champrosay, illuminée d'intelligence et d'amour, retentissante d'histoires provençales, réchauffée par la tendresse compréhensive et artiste de M^{me} Daudet, et par la joyeuse jeunesse des enfants. Il ne s'agit plus ici de salon, mais d'un foyer complet et parfait, où les amis prenaient naturellement leur place dans le cercle élargi de la famille. Je ne voudrais pas quitter ces maisons d'artistes pour revenir dans un salon mondain sans vous avoir fait entrevoir quelques dîners d'hommes fort à la mode à cette époque. Les plus célèbres furent le dîner Magny, fondé sous l'Empire et devenu peu à peu exclusivement politique, le dîner Birio, dont l'eclectisme se maintint toujours, et le dîner du *Temps* qui avait lieu le mercredi. Les convives trouvaient là une liberté plus grande que dans les salons. C'est le lieu des conversations vives, mais aussi des boutades, des mots à l'emporte-pièce dont le raccourci fait parfois une saisissante image. C'est au dîner du *Temps* qu'Hébrard, qui devait diriger ce grand journal jusqu'à sa mort, survenue il n'y a que quelques années, Hébrard qui fut, avec ses airs souriants, son allure bonhomme, un des plus pénétrants connaisseurs d'hommes de la III^e République, fit en trois mots et un sourire l'oraison funèbre de Gambetta : « Un grand homme de café... » Et un autre jour, il développait sa pensée sur le tribun : « C'était un président romantique... un président n'est un bon président que s'il y a en lui du ténor, de l'hercule et du saltimbanque. » N'oubliez pas qu'Hébrard fut un des piliers de la République. Ne vous étonnez-vous point qu'il ait fait le procès du régime dès son aurore en somme, puisque ceci fut dit en 84 ou 85, en ces termes : « Ce n'est plus que la politique des bureaux de tabac... » Et faisant allusion au grand bureau de la rue Saint-Honoré, qui s'appelle la « Civette », il ajoutait : « En 1793, le régime a été ruiné par le certificat de civisme; ce régime-ci sera tué par le certificat de civetisme. Tout le monde veut des fonctions, et, au lendemain des scrutins, chaque électeur apporte sa facture à payer... »

Voilà donc encore un sceptique, si sceptique, et si libre dans ses réparties qu'à je ne sais quel éphémère ministre des finances qui s'étonnait des répercussions immédiates des événements politiques sur le cours de la Bourse, il répondit : « Je crois bien, vous pouvez en peu de temps, et honnêtement, y faire une fortune. — Et comment? dit l'autre. — C'est bien simple : Achetez de la rente aujourd'hui, et demain donnez votre démission... »

Si j'attire votre attention sur le scepticisme d'Hébrard et de tant d'autres, c'est ce que ce sera là le grand mal de ces vingt années. Et sur cette escrime de réparties, comme sur les dialogues plus mesurés des salons, comme sur les travaux des penseurs et des poètes, planait le sourire énigmatique de la sirène du doute universel et cosmique : Ernest Renan.

Chez Magny, il allait jusqu'à manger du Bossuet, sa bête noire. Il sera plus réservé chez M^{me} Aubernon de Nerville, où nous allons le suivre, et où nous retrouverons Pailleron, entraîné de s'ennuyer.

C'est que le salon Aubernon n'était pas un salon pour rire, et les contemporains qui cherchaient les « clés » du monde où l'on s'ennuie nommèrent le salon Aubernon comme le salon Buloz parmi les modèles dont Pailleron s'était certainement inspiré.

Est-ce à dire que les convives étaient moroses? Non, et M^{me} Aubernon reçut tout ce que Paris comptait de plus spirituel et de plus brillant. Mais, comme Flaubert, elle s'était fabriquée une sorte de dieu farouche. Pour Flaubert c'était la prose écrite; pour elle, ce fut la prose parlée. Son salon était un temple, non pas même de la conversation, mais de la causerie. Elle avait elle-même beaucoup d'esprit et du plus vil, mais sa nature pleine de verve et d'enthousiasme ne savait pas modérer ses ferveurs, et elle avait fait une idole de ce qui ne devrait être qu'un délassement ou, au mieux, un art.

Quand elle lançait ses invitations, le carton portait le nom du principal convive; vous étiez prié au dîner Dumas, au dîner Renan, au dîner Caro, au dîner Brunetière, au dîner Becque. Et dès le potage, on faisait comme au temps de M^{me} de Rambouillet, « on mettait sur le tapis quelque question galante qui exerçât les esprits de l'assemblée. » Elle avait près de son verre une sonnette de président de parlement, avec laquelle elle faisait régner la discipline

dans l'assistance. Le causeur interrogé devait se lancer dans un discours en règle, et les auditeurs distraits ou bavards étaient sévèrement rappelés à l'ordre. Cette mise en scène de bel esprit ressuscitée sous la République fit donner à M^{me} Aubernon un surnom qu'on appliqua depuis à beaucoup d'autres, on les appela, elle et ses imitatrices « les Précieuses Radicales ».

Vous imaginez Pailleron, qui était la vie même, et la gaminerie, et le primesaut, qui n'aimait que les exubérances de la santé et de la jeunesse, ce qui ne l'empêchait pas d'être fort intelligent, vous le voyez prisonnier de ce décorum! Un jour, avec Gaston Paris, il se révolta, et fit du bruit pendant tout le dîner, malgré la sonnette. M^{me} Aubernon fut si consternée qu'elle en pleura pour de bon. J'ai nommé tout à l'heure parmi les convives de choix, Caro. On fut unanime, à l'époque, à reconnaître en lui l'original du Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*. Professeur de philosophie élégant, musqué, parlant volontiers et longtemps, et balançant sans se lasser des phrases melliflues dont la douceur et l'imprécision ravissaient son auditoire en grande partie féminin, il connut toutes les joies d'un homme à la mode, et rechercha particulièrement les relations brillantes, avec un attachement aux vanités du monde qu'on n'attendrait point chez un philosophe. Faisant allusion aux hommages assidus dont il flattait toutes les maîtresses de maison cossues et bien nées, M^{me} de Nerville, la mère de M^{me} Aubernon, disait : « Je ne croirai Caro vraiment amoureux que lorsque je le verrai courtoiser une dame qui n'a qu'une bonne. »

M^{me} Aubernon ne reculait devant aucun sujet : histoire, littérature, philosophie, théologie même, ses invités devaient s'attendre à des « colles » de toute espèce. Un jour, elle alla bien jusqu'à demander à un philosophe catholique son opinion sur la transsubstantiation, comme cela, tout à trac, entre le poulet et la salade! On conçoit un peu les impatiences de Pailleron. Labiche, le délicieux auteur du *Voyage de M. Perrichon*, et de cinquante joyeux chefs-d'œuvre, sut se venger avec de plus fines malices. Quoique classé vaudevilliste, son talent lui avait ouvert les portes de l'Académie, et, du même coup, il fut invité à dîner chez M^{me} Aubernon. Alors, comme elle lui demandait ses impressions de nouvel immortel, il dit modestement : « Mon Dieu, oui, Madame, c'est une bonne place, et puis... on est nourri... » Et le jour où elle lui dit à brûle-pourpoint : « Monsieur Labiche, que pensez-vous de Shakespeare? » il feignit une grande perplexité et répondit : « Pardon, Madame, est-ce pour un mariage? »

Enfin, il fit d'un seul mot la satire aimable de cette conversation régie à la sonnette et perdant ainsi tout le charme de la spontanéité. Ce soir-là, on était à table et Dumas parlait. Labiche fait mine de vouloir interrompre. M^{me} Aubernon lui impose silence. Il baisse le nez dans son assiette, et ne dit plus mot. Le foie gras, l'entremets, les fromages, les fruits passent sans qu'on entende plus souffler Labiche. Enfin, comme on achevait le dernier quartier de la dernière orange, M^{me} Aubernon se tourna vers lui : « Eh! bien, M. Labiche, dites-nous maintenant ce que vous vouliez nous dire tout à l'heure? — Oh! Madame, c'est inutile : je voulais seulement redemander des petits pois... »

Dumas fut pendant plusieurs années le héros de son salon, et il était doublement digne, par son talent et par son caractère, de cet hommage qui fait honneur au goût de M^{me} Aubernon. Mais, là aussi, elle passa la mesure; si invraisemblable que cela paraisse, elle trouva le moyen de donner à Dumas une indigestion de gloire, et il en vint à dire, un jour, à un de ses amis : « Dire qu'elle est arrivée à me fatiguer en me parlant de moi! »

Aussi finirent-ils par se brouiller. Alors, beaucoup pour faire enragier l'ingrat, elle sacra grand homme en titre Henry Becque, qui venait de se distinguer avec *les Corbeaux* et ce chef-d'œuvre si injustement nommé *la Parisienne*. A considérer l'œuvre de Becque et sa légende, on l'imagine vivant à l'écart de ces hommes qu'il méprisait tant. Il n'en fut rien. Comme nous avons eu avec Rochefort l'iconoclaste collectionneur, nous avons avec Becque l'ours salonard. Cela n'est pas très conséquent. Admirez le profond et amer talent de Becque, qui eut, depuis, une influence décisive sur le théâtre, mais ne nous attendrissons pas outre mesure. Il ne fut ni méconnu ni méprisé. Et toute l'aimable compagnie de M^{me} Aubernon avait la bonne grâce de lui faire fête quand il improvisait des épigrammes sur les meilleurs amis de la maison, comme ce distique sur José-Maria de Heredia, qui composait à ce moment son beau recueil des *Trophées*, et en disait volontiers telle ou telle pièce :

*Monsieur de Heredia? c'est un homme qui compte :
Il a fait deux ou trois sonnets de plus qu'Oronte.*

Bien qu'on ait appelé M^{me} Aubernon la Précieuse Radicale, on ne faisait guère de politique dans son salon. Il y en eut davantage, ne fut-ce que par la personnalité des hôtes, chez Charpentier, l'éditeur de Zola, de Daudet, de Flaubert et de Goncourt.

M. Gambetta et ses amis venaient régulièrement, et se rencontraient avec la littérature, les arts, et aussi le théâtre. Sarah Bernhardt y fréquentait, et Yvette Guilbert à ses débuts. Gambetta disait : « Ce salon aura peut-être la fortune de réunir et de mettre en contact des gens d'opinions différentes qui s'estiment et s'apprécient... » C'était une maison très vivante, où les romanciers étaient rois, comme les poètes dans la Maison Lemerre. Ici, nous revoyons Barbey d'Aureville, dont la silhouette romantique passait souvent aussi chez M^{me} Aubernon. Leconte de Lisle et sa poésie désespérée, Heredia, et surtout Coppée. Coppée était à cette époque un causeur étincelant : « le vrai causeur parisien du siècle de la blague » et dont la verve gavroche, toujours prête, jaillissait en un feu d'artifice de drôleries. La suite de sa vie a prouvé que sous cette blague il y avait une âme, qui sut dépouiller ses scepticismes superficiels pour revenir à la foi. Suivant une évolution semblable, c'est à la foi que reviendra plus tard la bonne, belle et ardente Juliette Lambert — Juliette Adam.

Au temps qui nous occupe, elle se dit païenne, et intitule ainsi un de ses plus retentissants romans, auquel répondra en 1913 un autre roman d'elle : *Chrétienne*. Elle est encore passionnée pour les idées républicaines. Elle les défend et les répand par toutes les ressources d'un cerveau puissant, particulièrement armé pour la dialectique. Ami d'Edmond Adam, Gambetta est l'âme du salon de M^{me} Adam. Si les idées de M^{me} Adam devaient totalement évoluer, son beau caractère du moins demeura le même : Alors comme maintenant elle fut une amie ardente, combative, incomparable, et suscita dans son entourage les plus reconnaissants, les plus admiratifs dévouements. Citons encore la fine et charmante M^{me} de Boilly, dont le salon, moins ambitieux que d'autres, fut peut-être le plus accompli, celui qui laissa à ses hôtes le souvenir le plus parfait. Nous retrouvons ici Jean Lorrain, Barbey d'Aureville et Paul Bourget, dont les premiers livres avaient eu un grand retentissement. Profondément observateur, nourri de Taine mais appuyé sur une doctrine morale solide, sur la certitude de la nécessité d'une règle et d'une loi, ses *Essais de Psychologie contemporaine* (1883) marquent une date essentielle dans l'histoire du redressement de l'esprit français. Je vous ai déjà parlé du scepticisme universel qui régnait à cette époque, et je vous en reparlerai dans un instant. Dans ses *Essais*, Bourget analyse les sources du mal dont souffrit sa génération tout entière chez les maîtres de cette génération (Taine, Renan, Baudelaire, Leconte de Lisle, les Goncourt, Amiel, etc.). Pénétrés de ces œuvres, et de Schopenhauer, déprimés par la défaite, les enfants qui ont vingt ans entre 1880 et 1890 sont uniformément désespérés. Bourget lui-même fait des poèmes qui concluaient par des vers comme celui-ci :

Je songe qu'aucun but ne vaut aucun effort.

Mais son intelligence robuste n'avait perdu pied qu'un très court instant, et toute sa vie, admirablement harmonieuse, fut consacrée à l'étude des misères de l'âme et du cœur, à la proclamation des seuls remèdes possibles pour ces misères. Celui-là ne maintint pas seulement, comme les femmes dont je vous ai parlé, un héritage de politesse ou d'habitudes mondaines, mais, dans ce temps anarchique et sans doctrine, un système cohérent et bienfaisant, une foi organisatrice. Il mérite que notre pensée reconnaissante aille le saluer dans ce cabinet de travail où il poursuit encore son labeur.

* * *

C'est dans le dernier salon qui nous reste à visiter que nous rencontrerons ceux qui devaient être, dans le domaine de la littérature, ses compagnons d'armes. Nous pénétrons en effet maintenant dans la maison de M^{me} de Loynes.

Celle-ci poussa au suprême degré les qualités et les talents strictement féminins. Elle n'écrivait pas de romans comme M^{me} Adam, elle ne régissait pas ses invités à la sonnette comme M^{me} Aubernon, elle n'était point de sang princier comme Mathilde Bonaparte.

De très petite bourgeoisie, venue à Paris très jeune, elle s'était élevée peu à peu, à force de volonté douce et de patience intelligente. Elle s'était cultivée auprès de maîtres comme Dumas

et Sainte-Beuve. Elle était très belle et sut embellir sa beauté du reflet d'une âme fine et profonde. Devenue riche, elle vécut pour ses amis. Sa maison était parfaite. Elle donnait chaque semaine à des hôtes fidèles des diners où la chère était exquise, et choisie avec un souci des provenances, une science des recettes provinciales, qui témoignait que la maîtresse de maison elle-même avait dépensé non seulement de son argent, mais de son temps et de sa réflexion pour préparer le plaisir de ses invités.

Elle avait l'extrême intelligence des qualités personnelles et des possibilités de chacun — tous, chez elle, brillaient plus qu'ailleurs, et nulle part ailleurs les gens les plus dissemblables n'arrivaient ainsi à se rencontrer sans froissements. Il est vrai qu'elle avait une sorte de génie, et une fine attention toujours prête, pour parer les chocs et sauver les dissonances inévitables. C'est à cette besogne de conciliation qu'elle dépensait un esprit dont une autre eût fait des volumes d'épigrammes. Une seule de ses répliques vous édifiera sur ce sujet. A l'occasion d'une expulsion de congrégation, un de ses amis quelque peu ultramontain, discutait avec Déroulède. Il considérait que la France allait aux abîmes, et l'abandonnait à son sort. Déroulède soutenait qu'il ne fallait pas rendre un pays responsable de son gouvernement d'un jour, que c'était un crime de renier la France et de désespérer d'elle. Alors l'autre, outrant sa pensée dans la chaleur de la riposte : « Que voulez-vous, moi je suis catholique avant d'être Français. — » C'était s'exposer aux plus dures paroles de la part de Déroulède. Tous les assistants frémissaient, sentant venir l'altercation irréparable. Alors, M^{me} de Loynes, dans un sourire : « Catholique avant d'être Français, dites-vous ? Oh ! l'heureux homme qui a été baptisé avant de naître !... »

Elle aussi recevait Taine et Renan ; elle avait connu Flaubert et Gautier ; Daudet, Coppée, Hébrard, Sardou étaient de ses amis, elle accueillait Halévy et Clémenceau, et Déroulède, et le jeune Grosclaude qui, maintenant, étincelle dans l'*Echo de Paris*. Enfin, Jules Lemaitre qui venait de faire des débuts éclatants à la *Revue Bleue* avec des études critiques d'une rare pénétration, fut vite distingué par elle, et régna, chez elle, comme Dumas avait régné chez M^{me} Aubernon, mais M^{me} de Loynes avait l'admiration plus discrète. Un autre jeune maître avait chez elle ses habitudes : Anatole France. Son nom est encore un de ceux qui méritent d'être retenus parmi le chaos anarchique de ce temps-là. Certes je n'ai pas la prétention de vous le donner pour un « mainteneur » moral comme Bourget. Mais il fut un « mainteneur » esthétique. Ses expériences hasardeuses des Goncourt, les recherches erronées des symbolistes vers 1887-88, diverses autres influences firent courir alors à la langue française les plus sérieux dangers. France maintint le style français au degré de claire perfection qu'il avait porté les écrivains du XVIII^e siècle. C'est peut-être là son meilleur titre de gloire, mais un titre essentiel, et il serait profondément injuste de la passer sous silence.

Un jour, France amena chez M^{me} de Loynes un grand garçon, un débutant un peu hautain, un peu timide, qui portait haut une tête au fier profil, et qui parlait peu, avec un fort accent lorrain : c'était Maurice Barrès.

Certes, je n'ignore point que, dans d'autres milieux moins mélangés, d'autres intelligences veillaient et luttaient... Vuillot, puis son frère, et Mgr de Ségur, par exemple... Mais nous sommes en ce moment dans le monde, dans le domaine profane, frivole et changeant. Nous ne sommes pas dans la citadelle, mais en rase campagne dans le terrain incertain et disputé du champ de bataille. Or, je vous l'ai déjà dit, on n'apercevait alors de tous côtés que doute, destruction, nihilisme et désespoir : scepticisme politique des Rochefort, des Hébrard, nihilisme des Flaubert, des Goncourt, des Zola, désespoir de Leconte de Lisle ; une jeunesse affreusement triste — du moins la jeunesse intellectuelle — et dans ces cerveaux désemparés va apparaître le lent suicide par le stupéfiant. C'est, en effet, l'époque de la grande vogue de la morphine. Comme il est nécessaire de compter ceux qui réagissent contre cette vaste marée. Nous avons salué Bourget, bien armé pour la bataille, qui la mena sans défaillance et qui la mena encore, j'espère, pour de longues années ; nous avons rendu justice au lumineux talent littéraire d'Anatole France ; je vous demande de vous arrêter un instant au spectacle de Maurice Barrès.

Quand nous le voyons chez M^{me} de Loynes à ses vingt-quatre ans, c'est un esthète suprêmement intelligent, profondément artiste, un orgueilleux dillettante. Il est arrivé bien vite, à la suite de ses aînés, jusqu'au désespoir et au nihilisme absolus. Mais, il porte en lui une âme ardente qui ne veut pas mourir. Il songe, comme

Pascal, que la noblesse de l'homme est dans son inquiétude. Il semble échappé à quelque grand désastre, et l'on dirait qu'il veille, abritant derrière sa longue main une dernière flamme, une toute petite flamme vacillante. C'est l'âme humaine qui n'est pas encore tout à fait éteinte sous la pluie de cendres du matérialisme, du rationalisme et du naturalisme. C'est elle qu'il va sauver de la disparition totale. Sous un autre nom, par ce fameux culte du Moi qui fut la seconde étape de sa pensée, et peu à peu, pour l'unique amour de cette âme, pour abriter toujours mieux la flamme essentielle, il reconstruira successivement autour d'elle le foyer, la cité, les temples et la patrie.

Qu'on ne s'y trompe pas, et qu'on en croie le témoignage de la génération pour qui Barrès fut à son tour un aîné et un maître : il amena ou ramena aux grandes vérités séculaires, par la séduction de son art et l'ardeur de sa pensée, autant d'intelligences qu'eût pu en amener un militant régulièrement enrôlé. Les églises, les églises pour lesquelles il a tant lutté, sont pleines de jeunes intellectuels que sa lecture a attirés jusqu'au parvis, et qui, suivant et dépassant son impulsion, ont franchi le seuil. Il sut, après s'être refait à lui-même et de ses propres moyens, une raison de vivre, la transmettre à des milliers d'esprits désorientés et décaqués comme avait été le sien.

Si Bourget nous apparaît comme un magnifique maintenant, Barrès, lui, est un reconstruteur que la mort a frappé trop tôt sur sa tour inachevée.

Vous savez par ses propres livres comment il se jeta dans la mêlée boulangiste. Jules Lemaitre salua son entrée dans la lutte d'un billet ironique et déçu. Car, tout le monde était ironique en ce temps-là, et Jules Lemaitre, plus que quiconque.

Mais, j'imagine que M^{me} de Loynes, avec son fin sourire, dut deviner, pressentir plus avant. Elle fut mêlée de très près à l'évolution nationaliste, ou plus simplement patriotique, que Jules Lemaitre devait suivre plus tard à son tour; elle sut réveiller sous les badinages et les atticismes du critique parisien la sagesse combative du paysan de Loire qui n'était heureusement qu'engourdi en lui.

Nul exemple mieux que celui de cette femme supérieure ne vous fera comprendre ce que peut une femme d'élite qui tient un salon — ce qu'elle pouvait surtout dans ce temps déjà un peu différent du nôtre, où on avait le loisir de causer quelques heures chaque jour.

Je ne pense pas qu'il y ait pour une femme — la maternité mise à part — de plus grand bonheur, de plus réel épanouissement que d'être la servante, l'amie d'un homme supérieur, son alliée et celle de ses amis. Certes, la maternité reste notre vocation essentielle, mais n'y a-t-il pas quelque chose de doucement et discrètement maternel précisément dans un pouvoir comme celui qu'exercèrent M^{me} de Loynes et ses émules? Le voilà, le véritable féminisme. Il n'y a pas de bulletin de vote qui confère à une femme une telle souveraineté. Une femme intelligente qui dirige un grand salon! mais elle attire, elle unit, elle groupe ou dissocie toutes les énergies d'un milieu et d'un temps donné. Elle sert ses amis, de toutes les ressources de son esprit, dans le temporel et dans le spirituel. Elle aide à leur ascension, à leur épanouissement. Et elle trouve moyen de les diriger insensiblement — et sans le leur dire, surtout! — à cause de ce terrible amour-propre masculin! — vers le plus haut accomplissement de leurs destinées. Les diriger : songeons-y bien, ce n'est qu'une manière supérieure de les servir...

M. DUSSANE.

Sociétaire
de la Comédie Française.

Les Grandes Conférences Catholiques

La huitième conférence sera donnée le **Lundi 12 janvier, à 5 heures,** à l'**Union Coloniale**, par le **Marquis MARIE DE ROUX.**

Sujet : **Les Hommes peints par leur femme.**

Prix des cartes : **10 francs.**

La conférence de M. **LÉON DAUDET** aura lieu le **Mercredi 27 janvier, à 6 heures,** au **Palais du Trocadéro**, avenue de la Toison d'Or.

Sujet : **Le stupide XIX^e siècle.**

Cartes en vente au prix de **25, 20, 15 et 10 francs.**

Le bureau de location, établi à la Maison **Fernand LAUWERYNS**, 36, rue du Treurenberg, est ouvert de 9 1/2 à 12 h., et de 2 1/2 à 5 h.

Le symbole de l'apparition

Le 19 septembre 1846, dernier jour des Quatre-Temps d'automne, un samedi, veille, cette année-là de la fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et à l'heure des premières vêpres, dans une lumière éclatante et mystérieuse, la Sainte Vierge apparut à deux petits bergers du Dauphiné, Mélanie Calvat et Maximin Giraud, sur la montagne de la Salette; Marie était assise dans une vallée et pleurait, le front dans ses mains; à son cou était suspendu un crucifix dont les extrémités des bras portaient en figures le marteau et les tenailles de la Passion; elle se releva et leur dit : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » Alors, elle leur confia son message : Si son peuple ne se soumettait pas, elle serait forcée de laisser aller le bras de son Fils car le blasphème et la profanation du dimanche l'appesantissaient si fort qu'elle ne pouvait plus le retenir malgré ses prières et ses larmes. Puis, elle évoqua des châtiments terribles qui la plupart se sont réalisés; elle ordonna aux petits bergers de faire passer son message à tout son peuple; en outre, elle leur révélait à chacun un secret particulier sur lesquels l'Eglise se réserve encore. Tels sont les faits qu'un mandement doctrinal de l'évêché de Grenoble et un décret du Saint-Siège ont reconnu véridiques en ordonnant le couronnement de Notre-Dame de la Salette. Faits extraordinaires où tout est d'une grandeur familière comme scène biblique et qui restent comme il convient à tout ce qui porte la marque divine, enveloppés d'obscurités.

On sait l'importance primordiale que Léon Bloy attachait à cette révélation qui répondait si profondément aux plus secrètes ascensions de son cœur et que c'est sous cette image de la Vierge en pleurs que le grand amant de la Souffrance rédemptrice aimait le mieux se représenter la Mère très Sainte de Notre-Seigneur. Dans toute son œuvre, elle se tient ainsi, tantôt fulgurante, tantôt voilée, mais toujours présente assise dans notre vallée de larmes, la figure cachée dans ses mains et pleurant jusqu'à la fin du monde.

Dès 1880, bien avant qu'il ait composé *Celle qui pleure et la Vie de Mélanie*, il avait écrit sur le *Symbolisme de l'Apparition* une étude dont le manuscrit était resté sur son bureau, lui servant parfois de sous-main pour ses travaux. C'est cette œuvre que M^{me} Léon Bloy nous donne aujourd'hui « comme le monument spirituel de l'âme contemplative du grand écrivain ». Lorsqu'on l'a lu, on n'en peut plus douter. Dans aucune autre œuvre son génie des analogies mystiques n'a resplendi si purement; jamais non plus la véhémence de son implacable amour ne s'est exprimée avec des mots plus forts ni plus tendres.

Elle est vraiment insondable, l'indifférence avec laquelle les larmes de la Mère de Douleurs ont été accueillies par son peuple ingrat. Sans doute, une basilique s'est élevée au lieu de l'Apparition, une congrégation s'y est fondée pour honorer son culte; des pèlerinages s'y rendent en grand nombre, mais sans que l'on puisse constater dans les âmes cette sincère conversion que venait nous demander en suppliant cette Mère au cœur percé des sept glaives qu'épouvantait l'endurcissement de ses enfants. « Depuis le temps que je souffre pour vous autres! » gémissait-elle.

Si elle se montrait ainsi accablée et en pleurs, pareille à la cité désolée du Prophète qui se tenait seule assise et demandait « O, vous qui passez, par le chemin et, voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ». Alors que nous préférons l'imaginer dans ses seuls mystères glorieux, couronnée dans le Ciel et servie par les Anges et suffisamment honorée de nos chapeliers distraits et de nos fades Mois de Marie, n'était-ce pas qu'elle voulait nous faire comprendre

que tout, comme au temps de l'endurcissement d'Israël, Dieu n'a que faire de nos supplications verbales et de la fumée de nos encensoirs, si nous ne voulons plus épouser le mystère rédempteur de son Fils crucifié? O mépris des larmes de Marie! Nous sommes restés sourds à d'aussi solennelles supplications; en vain, les avertissements prophétiques ont commencé leur accomplissement; disettes, guerres, révolutions sont venues en vain s'abattre sur les peuples comme elle l'avait prédit (« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. ») L'humanité continuait à s'enfler de sa science vaine, à s'enivrer de son luxe, à s'abêtir dans ses jouissances. Partout, l'esprit de sacrifice a été traqué comme un délire morbide, une plaie de la civilisation; le progrès a consisté essentiellement à tourner le dos à la Croix, à s'installer dans le bien-être matériel comme dans une bauge; nous avons repoussé avec mépris le marteau de la pénitence et les tenailles de l'holocauste volontaire qu'elle nous présentait en vain sur son cœur broyé. La profanation du dimanche et le blasphème non seulement n'ont pas cessé mais ont fini par ne plus scandaliser même les fidèles. L'athéisme est chose reconnue normale, une affaire de conscience, comme on dit. En vérité, la Mère de Douleurs ne peut plus arrêter le bras de son Fils. Ne se trouvera-t-il pas dix justes pour pleurer et supplier avec cette Mère que les yeux de ce peuple soient enfin dessillés et qu'il vienne en foule se porter à ce lieu mystérieux où elle s'est assise et a pleuré sur notre ingratitude? Comment a-t-il pu détacher les yeux de ce marteau et de ces tenailles qui fulgurèrent sur la Croix?...

Il faut lire avec quelle pénétration Léon Bloy explique le sens de l'Apparition en elle-même, de ces larmes, de cette croix, de cette chaîne, de ce marteau et de ces tenailles; puis, comme pour lui chaque mot du message appelle, du fond des âges, les plus profondes figures de l'Écriture Sainte, Marie y apparaît dans toute sa grandeur de Médiatrice et Corédemptrice du genre humain. Pensée première de la Création, *Ante sæcula creata sum*, elle est la Sagesse du Père, l'Épouse de l'Esprit-Saint, et sous les triples sceaux des symboles, c'est toujours à elle que l'Écriture pense et c'est toujours d'elle qu'elle parle, et tout la préfigure; elle est l'Ève qui écrase la tête du serpent, elle est l'Arche de Noé, l'Arc dans le ciel, le Tabernacle de l'Alliance, la Colonne de Feu dans le désert; elle est Esther, et elle est Judith; elle est la Nuée sur le Carmel, et la fronde de David dont la pierre va frapper le front de Goliath, elle est enfin la Mère des Macchabées, dont les sept fils sont les sept glaives qui transpercent son Cœur rédempteur. « La parole divine, dit-il splendidement, sort perpétuellement de Marie comme le glaive sort du fourreau, et c'est dans tous les sens imaginables qu'il faut entendre que nous recevons par Elle le Verbe de Dieu. D'ailleurs, la révélation ne peut jamais avoir d'autre objet médiat ou immédiat que Notre-Seigneur-Jésus-Christ lui-même, *in quo omnia constant*, et Jésus-Christ sans sa Mère ne peut pas plus être conçu dans nos esprits que dans notre chair... Par conséquent, Marie est toujours actuelle dans l'Écriture, et si l'interprétation veut se donner la peine de regarder sous chaque mot, il est absolument certain qu'elle l'y trouvera. »

L'Apparition de la Salette est venue rappeler à un monde gorgé de jouissances, l'esprit de la Rédemption qui est l'esprit de la Croix. La Mère du genre humain intercède toujours auprès de son Fils comme aux noces de Cana. « Ils n'ont plus de vin... Ils ne sont plus vivifiés par votre sang; ils tombent de langueur sur la route... » et elle est venue nous le dire: « Faites tout ce qu'il vous dira. » et elle nous a montré la Croix, les tenailles et le marteau.

La Sainte-Vierge, remarque encore avec profondeur Léon Bloy, s'est tue dès que son Fils a commencé d'enseigner les hommes, à ce festin des Noces de Cana: « Faites tout ce qu'il vous dira. » Depuis, elle s'est bien manifestée en particulier à des Saints, mais

jamais elle n'a parlé à son peuple dans une révélation générale et publique, comme à la Salette, où Léon Bloy voit « une rupture éclatante de ce silence de deux mille ans. » « Quand Jésus commence sa prédication, insiste Léon Bloy, Marie s'abîme dans le silence; et si elle en sort aujourd'hui, est-ce donc que Jésus ne va plus parler? » Est-il las de tant d'ingratitude? Est-ce que l'heure est arrivée où il ne trouvera plus de foi quand il reviendra dans Israël? L'intervention de Marie n'est-elle pas le dernier recours éperdu de son amour maternel, tremblant qu'il ne soit trop tard? A voir l'aveuglement des meilleurs, leur inertie stupide en face de l'audace des impies, on songe aux jours précurseurs du déluge, où toute chair ayant corrompu sa voie, Dieu dit l'Écriture, se repentait d'avoir créé l'homme, et la Vierge en pleurs apparaît comme la seule Arche où la Création retrouvera son salut.

ROBERT VALLÉRY-RADOT.

Carnet d'un Pèlerin

En route, 3 décembre 1925.

Réveil à cinq heures du matin en pleine neige sur le versant français du Mont Cenis. Les vitres du wagon sont gelées. Je me rendors, et une heure plus tard, de l'autre côté du tunnel, c'est l'Italie. L'aube point. Dans une échappée radieuse, un pic tout blanc brille sur un ciel bleu-vert par-dessus de hauts rochers bruns. Plus loin, un autre sommet s'enveloppe d'une gaze rose. Enfin, toute l'aurore est dans un troisième. Cependant, la vallée est encore dans la nuit. A mesure que le train descend, tiré par une motrice électrique, les fleurs glacées de la vitre fondent. Me voici dans la tiède Italie...

Tièdeur relative. C'est l'hiver, avec du soleil et un ciel bleu. Du givre poudre les champs nichés dans les anfractuosités de la roche. Les fermes ont l'air de châteaux. Les villages, autour de leurs clochers carrés, font comme un cloître d'abbaye. De simples sapins ont une allure de cèdres et, malgré la nudité des peupliers, on pense au printemps. Une fée a tout frappé de sa baguette. Et jusqu'aux bœufs attelés à une charrette et dont le pas cadencé mesure le route qui serpente le long de la voie ferrée.

Turin: la nouvelle Italie. Sur le quai de la gare, une « chemise noire » de service, avec deux galons d'or sur son bonnet de police; des ouvriers en allant à l'ouvrage lui font le salut fasciste, bras levé, main ouverte. A quelque distance, le chef de station, malgré son képi de général, a l'air petit garçon, devant le représentant occulte de Mussolini.

Le train s'arrête à peine et repart sans fumée, sans bruit. Toutes les lignes ici sont électrifiées. La houille blanche, qui mérite deux fois son nom, car à la transparence de l'eau des torrents répond l'éclat de la neige, remplace partout le charbon. Le voyage en chemin de fer en acquiert une surprenante impression de légèreté. Jusqu'à Gènes, on descend une vallée admirable et aucun écran nauséabond ne nous la dérobe par intermittence.

A mesure que l'on va vers la mer, la couleur et le pittoresque viennent à nous. Hautes maisons à multiples étages dont chaque fenêtre balance une lessive perpétuelle: couvertures, draps, chemises des deux sexes s'étalent au soleil comme des bannières. La note plus vive, de-ci, de là, d'un rouge ou d'un violet fait une vibration semblable à un cri. Enfin, les premiers palmiers et des oranges avec des oranges mûres et, tout à coup, la turquoise brillante de la Méditerranée.

De Gènes à Pise, c'est l'enchantement d'une *riviera* moins truquée que celle de Nice. Les pins maritimes, les oliviers, les chênes lièges habillent le bas des monts. Entre eux et la ceinture d'orangers et de mimosas qui bordent la mer, des champs où, comme au temps de Virgile, la famille du laboureur va pieds nus dans le sillon creusé par le soc. Un circuit permet d'entrevoir le *campo santo* pisan, dont une fresque fait danser la mort, la cathédrale, le baptistère et la fameuse tour penchée.

Leur marbre est issu du flanc des Alpes apuanes qui forment le

fond du décor vers Florence. Un nom de gare évoque les grands blocs de Carrare aux veines humaines qui, non loin du quai, attendent d'être découpés. Pise n'est plus au bord de la mer. L'Arno qui la traverse a tant charrié de terre et de pierres que cela a fini par faire une plaine de plusieurs kilomètres. Au bout, le train atteint Livourne et ne quitte plus le littoral; mais nous courrons parmi la sauvagerie de molles collines, couvertes de bruyère, et de plaines marécageuses où règne la malaria. Un filet de nuages a pêché le soleil. L'eau, dans le soir, fonce jusqu'à ressembler à la nuit.

Le train glisse, comme hier, vers l'inconnu. Longue plongée silencieuse favorable au rêve et à la méditation. Puisque c'est Rome qui est au bout, il faut l'aborder avec des prières sur les lèvres et dans le cœur...

Premier jour, 4 décembre.

L'hiver romain ressemble à l'été pour la lumière. Malgré le froid qui met de la glace aux vasques des fontaines, le soleil donne à toute chose l'intensité de leur perfection. C'est la plus belle ville du monde : un tournant de ruelle, une place publique, une perspective sur la campagne, une basilique et voici de la beauté complète. Le mauvais goût, la surcharge, le vandalisme même contribuent à l'harmonie de l'ensemble.

Ce soir seulement le groupe que je suis venu rejoindre sera au complet et nous commencerons nos exercices. J'ai tout le jour pour vivre à ma guise. Je me laisserai faire par Rome elle-même, que j'ai visitée trois fois déjà et que je n'entends nullement revoir en touriste. A deux pas de l'hôtel, Sainte-Marie-des-Anges, l'église que Michel-Ange construisit dans l'étuve des bains de Dioclétien, m'appelle à la messe. Elle est dite à plusieurs chapelle à la fois et les fidèles, dispersés autour par petits groupes, laissent vide l'immense espace, où naguère trois mille baigneurs cherchaient le plaisir de leurs corps.

L'âme fervente habite ces îlots de prière, littéralement cramponnée aux rares chaises, déplacées selon la fantaisie des oraisons, devant des autels de marbre par-dessus lesquels, entre des colonnes en perspectives, de vastes tableaux mettent à la voile sur l'infini. Il y a une participation plus directe, plus désordonnée mais plus émouvante au sacrifice. Et la communion donne si bien l'impression de la réalité d'un aliment essentiel... Devant moi un jeune père, au teint basané, est à la table eucharistique avec deux tout petits enfants. Il les tient debout à droite et à gauche et ainsi leur front est au niveau du sien. Jusqu'à ce que le prêtre ait passé, il ne cesse de leur souffler à l'oreille, presque à haute voix, des appels et des invocations. Il en sera de même très peu de temps après leur triple participation au sacrement... Quelle image féconde et comme soi-même on voudrait partager cette effusion enfantine!...

La *piazza di Venezia* est au cœur de la Rome moderne. Il n'y a pas moyen d'échapper au terrible monument de Victor-Emmanuel, immense placard de marbre blafard sur lequel se détache une formidable statue équestre et dorée. A chacun de mes précédents voyages, il s'environnait encore d'échafaudages et ne mettais dans le panorama de la ville éternelle que la blessure de son chantier perpétuel. Le voici terminé et nu, et l'outrage est plus éclatant. Cependant, le tombeau du soldat inconnu de la grande guerre le réhabilite un peu et, sous le cheval doré, l'idée fut belle de cette dalle en forme d'autel, d'autel de la patrie. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de gravir les escaliers jusqu'à la colonnade du faîte. De là, on embrasse du regard toute Rome, et sans le trou de marbre neuf que met le « Monument » dans l'harmonie des sept collines.

Voici la couple de Saint-Pierre, but de notre pèlerinage. Mon salut, hélas! n'aura pas l'émotion du vrai pèlerin, de celui qui a besogné longuement sur la route et qui découvre, enfin, avec le terme de ses peines, l'indicible joie de l'indulgence gagnée. Seul un poète, aujourd'hui, est capable de faire à pied le chemin de Rome. Je pense à toi, André de Poncheville, parti de ta demeure boulonnaise, dans le prolongement de notre Flandre, et qui en cinquante jours, cette année, accomplit ce pèlerinage héroïque du piéton. Quand tu nous dis que des larmes te jaillirent des yeux à l'heure où tes souliers poudreux foulèrent le Janicule, nous te comprenons et nous t'envions la grandeur de ton exemple...

Rome donne, d'ailleurs, ce goût de la grandeur et, ce matin, je sais bien où j'en aurai l'image la plus saisissante. Fuyant la régularité de la *via Cavour*, j'atteins par un escalier et des rues étroites, pleines de l'encombrement peinturluré des charrettes vigneronnes, la petite basilique de Saint-Pierre-aux-Liens. On y conserve les chaînes qui tombèrent des mains et des pieds du premier apôtre

dans la prison de Jérusalem et celles qui lui furent mises dans la fosse mammertine de Rome. Michel-Ange y a osé, sur le tombeau de Jules II, la formidable création de son Moïse. Disproportionnée, la statue de marbre écrase deux images voisines et fait rire du reste du monument dérisoirement achevé dans la suite. Quelle réplique aux prodigieuses Sybilles de la Sixtine! Tout y est source d'émerveillement, et c'est bien l'apogée du génie qui va bientôt s'éteindre. La barbe, dans laquelle jouent les doigts énormes, est fluide comme l'eau d'un fleuve...

Trons-nous au forum tenter la pénible exhumation de souvenirs scolaires? Un champ de ruines est un jardin où, sur des tiges de pierres illustres, fleurissent le rêve et la vie alliés. Dans la moitié reconstruite d'un temple à Minerve, une église a été dédiée à sainte Françoise. Entrons-y. Une paix dorée y règne. Un bénédictin blanc, un olivétain, y joue de l'harmonium en attendant l'Angelus. Le couvent rose adossé à l'église, domine la plaine basse où se détoula, entre le Capitole et le Palatin, l'histoire du peuple rhéteur, voluptueux et conquérant... Sur des fûts de colonnes couchées cueillons la caresse des rayons de midi, comme au printemps, naguère, nous avons cueilli, à leurs pieds, des primevères, et comme en été nous poursuivrions des lézards verts et bruns...

Où, la Rome antique n'incline plus qu'à la mollesse et les jardins du Pincio, l'après-midi, n'ont rien pour nous rapprocher de la leçon d'union et de force que nous sommes venus prendre. Pourtant, depuis la place d'Espagne, des séminaristes de toute couleur sortent des universités grégoriennes pour regagner leurs collèges nationaux.

Et après un hommage à la fontaine de Trevi, la minuscule église de San-Carlino m'invite au repos à cet autre carrefour des Quatre fontaines. Elle occupe exactement autant d'espace qu'un seul pilier de la basilique vaticane. Trois moines blancs, le scapulaire barré d'une croix rouge et bleu préparent le salut que je suis presque seul à entendre. Mais, dans l'ombre, un chœur mystérieux et rude leur répond. Les trinitaires ont ici leur procure, ordre fondé pour le rachat des captifs et au besoin pour leur remplacement. Voix violentes et refrénées, elles font penser au mouvement alterné des rameurs sur les bancs des galères musulmanes...

Au-dessous, la tramontane souffle et nous pousse à rentrer. Les trains de Belgique, de France, de Pologne ont amené ceux avec qui, demain, nous allons « faire » le jubilé pontifical.

Deuxième jour, 5 décembre.

Le Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, dont je suis membre, tient son assemblée annuelle au début de l'hiver à Paris. Cette année, sur la proposition de nos collègues romains, cette assemblée doit avoir lieu après demain au Vatican, et le Comité a été invité à profiter de l'occasion pour accomplir en commun le pèlerinage de l'Année Sainte. Les conditions pour gagner l'indulgence plénière ont été réduites pour nous à la visite successive, deux jours de suite, des quatre grandes basiliques : Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Jean-de-Latran et Saint-Paul-hors-les-Murs. Nous voici dès neuf heures devant la porte sainte de Saint-Pierre.

Il y a autant de laïques que de prêtres et quelques dames qui sont du voyage. Le comte Poggi, l'âme du comité italien, nous conduit. C'est lui qui portera la croix de pénitence, en bois noir, derrière laquelle, après avoir prié sur le seuil, nous franchirons les portes jubilaires. Chaque basilique a la sienne. Si le Pape a présidé lui-même à l'ouverture de celle de Saint-Pierre, il a délégué des cardinaux pour descendre celles des trois autres églises patriarcales.

Et c'est vraiment une brèche dans le mur que ce trou béant qui sera à nouveau bouché, pour un quart de siècle, à la Noël prochaine. J'en tâte du doigt la paroi déchirée. O! surprise, des « graffiti » anciens y sont discernables. Et trois noms, qui pourraient y avoir été inscrits par les pèlerins du XVII^e siècle, sont des noms flamands.

La contrition et la joie doivent alterner dans les implorations communes. Après l'acte de repentir et la prière d'intention générale, récités à genoux sur le dallage extérieur, la première visite de chaque jour se fait en chantant le psaume *Jubilate Deo*. Poussons donc vers Dieu, avec le psalmiste, des cris d'allégresse. « Nous sommes son peuple et les brebis de son pâturage : entrons sous les portiques avec des louanges, dans ses parvis avec des cantiques. »

Magnifiques parvis. Est-il besoin de répéter à la lettre les paroles qu'un de nous chante à pleine voix? Il suffit d'ouvrir les yeux. L'immensité, la parfaite harmonie et tout ce qui se meut d'histoire, d'art, d'infini sous ces voûtes prodigieuses vous happent l'âme et

vous l'emmenent dans une course émerveillée, dont elle est comme essoufflée tant l'envol est rapide... Et même devant l'autel du Saint-Sacrement, où notre cortège se prosterne, on a peine à reprendre haleine pour s'unir à la prière formelle.

En allant à l'autel de la Confession, le chant du *Tu es Pastor* se déploie. Ici encore, il suffit de lever la tête. Car le verset suivant s'inscrit en lettres d'or dans la coupole et, à l'élévation des messes papales, les trompettes d'argent ont pour vertu de faire retentir sous la voûte incroyable de hardiesse, le *Tu es Petrus*, dont toute la Rome chrétienne n'est que l'écho.

Un arrêt nouveau à l'autel de la Vierge et en route pour Sainte-Marie-Majeure où le cérémonial se répète. Ici la richesse est profusion. Les ors et les marbres environnent comme d'une chape écrasante la prière populaire. Car aucune basilique n'est plus fréquentée. Elle contient l'unique relique de morceaux de bois provenant de la crèche divine. Mais comme cette profusion et cette vénération secondaire cèdent à la simplicité, à l'authenticité des mosaïques primitives qui maintiennent au fond du cœur de l'église une tradition immuable dans la foi, le culte et la succession apostolique!

Il en va de même à Saint-Jean-de-Latran, qui est notre troisième visite de la matinée. Mais ici les mosaïques du chœur ont été fort restaurées et le baldaquin gothique de l'autel de la Confession détonne, trop voulu et arbitraire en somme parmi la gloire christianisée de la basilique renaissante. Saint-Jean, mère des églises du monde, paroisse de Rome, siège épiscopal du successeur de Pierre prend toute sa signification dans le site où elle est posée, à quelque pas de la muraille médiévale et devant un horizon qui déploie le fond harmonieux des monts Sabins couverts de neige...

Et puis, le cloître attenant est un délice de variété et de paix. Une méditation simple et nette comme celle des moines y prépare bien à vénérer, avant le départ, la grande relique de Saint-Jean-de-Latran, la table même de la Cène.

L'obligation de faire la quatrième visite, prescrite à Saint-Paul-hors-les-Murs, nous met, l'après-midi, en contact avec la campagne romaine. Après un arrêt distrait aux thermes de Caracalla, immense ruine dorée par le soleil, la route est une adaptation à comprendre la vigueur démonstrative du rôle de Paul dans la primitive

église : témoin, interprète, défenseur, second du pasteur institué par le Christ. Ce n'est pas lui l'autorité, ni la hiérarchie. La primauté de Pierre est indiscutable. Et la gloire de celui qui y amena les gentils ne passe point la sienne, elle la renforce et la confirme.

La basilique est moderne. Elle prend je ne sais quelle froideur, malgré ses richesses et ses belles proportions, au fait qu'elle n'est qu'une reconstitution de celle qui fut incendiée il y a cent ans. Elle est propre à servir de décor à des processions. La nôtre, petite et fervente, entre, s'arrête trois fois, ressort et recommence. Car, nous avons la faculté de faire aujourd'hui même les deux visites de rigueur, sous la surveillance obsédante des deux cent soixante médaillons des papes, de Saint-Pierre à Pie XI, qui garnissent la frise des trois nefs.

Si la basilique paulienne est construite non loin de l'emplacement où le corps de l'apôtre fut trouvé, après son supplice, trois églises ont été construites plus avant, dans la campagne, à l'endroit du martyre. Une abbaye de trappistes en prend soin, très ancienne aussi. Saint-Paul-des-Trois-Fontaines est un lieu isolé et charmant, dans un pli de terrain qui ressemble au creux d'une vague, et ajoute à l'impression de solitude et de paix. Le labeur des moines en a chassé la fièvre; l'odeur des eucalyptus y purifie sans cesse l'atmosphère. Dans la première église couvrant les trois sources jaillies, dit-on, à chaque point de chute de la tête décapitée, on s'amuse à reconnaître la virtuosité de l'artiste chargé de commémorer la légende. Trois bas-reliefs en marbre reproduisent les traits du martyr, et sur chacun, la matière choisie est plus pâle, le chef tranché à chaque bon perdant un peu plus de son sang...

La troisième église, celle où prêcha saint Bernard, est strictement romaine, absolument nue et pauvre. Une pencaire y réclame le silence. Elle n'a pas changé depuis l'an 625. C'est l'église conventuelle des trappistes, voués au mutisme. A la fin de cette journée où nous nous sommes mêlés à l'effervescence, si fervente pourtant du jubilé, après tant d'or, tant de marbre et le va-et-vient familier du peuple expansif et violent, c'est un repos que de mettre le front sur la pierre grise dans la demi-nuit d'un sanctuaire où seule une étoile de feu brille devant le tabernacle...

(A suivre)

Henri DAVIGNON

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La fête du Christ-Roi

Pie XI n'a pas écouté les puristes de la Liturgie, réfractaires à toute innovation, qui estimaient la royauté du Christ suffisamment célébrée par l'Épiphanie, la fête des Rois, et répugnaient à tout enrichissement du cycle. Le Pape a écouté « la voix de nombreux cardinaux et évêques, de nombreux fidèles, » la voix du peuple chrétien, il a suivi sa propre inspiration, il a observé ce mouvement profond des idées et des choses, qui marque un stade nouveau accompli dans l'évolution, et il a institué la fête du Christ-Roi.

Tout l'univers chrétien l'acclamera. La conscience catholique est satisfaite. Il y a longtemps qu'elle réclamait de l'Église une affirmation plus solennelle de sa foi à la royauté sociale de Jésus-Christ, si fondée en Évangile, si justifiée devant l'histoire.

Sans doute, le Syllabus de Pie IX avait noté, avec vigueur, les erreurs qui l'attaquent; mais cette condamnation n'était qu'une manifestation négative ou implicite de cette vieille croyance.

Mais, en face de l'apostasie officielle des États, en face des négations insolentes du laïcisme, répudiant le règne du Christ et le décrétant forclos du gouvernement des peuples, l'âme catholique souhaitait une protestation éclatante et permanente de l'Église, une proclamation vivante des droits éternels de Dieu.

D'illustres champions du règne du Christ s'étaient levés et avaient bataillé ferme contre les prétentions ineptes de ce libé-

ralisme qui entend reléguer la souveraineté de Dieu au fond des consciences, bien verrouillées, et n'en tolère pas la revendication publique. Il y a même des chrétiens timides, qui répètent chaque jour « Que votre Règne arrive... », mais souhaitent intérieurement d'être exaucés le plus tard possible, tant ils appréhendent, dans leur cœur, l'avènement de ce règne, qu'appellent cependant leurs lèvres murmurantes.

Le cardinal Pie les a énergiquement combattus, ces pâles servants d'un christianisme apeuré, et l'on peut dire que toute son œuvre doctrinale fut consacrée à mettre en lumière la royauté du Christ, à l'élever sur le pavais. Je n'ai pas à rappeler le retentissement de cette parole, vraiment épiscopale, qui ne s'est pas éteinte, puisqu'elle fut recueillie récemment, en 1923, en une synthèse doctrinale, toujours opportune, par le R. P. Théotime de Saint-Just, O. M. C., sous ce titre : *La Royauté sociale de Jésus-Christ, d'après le cardinal Pie*. Nul docteur dans l'Église du XIX^e siècle n'a redit avec plus de force que tout édifice social est ruineux qui ne s'appuie pas sur la pierre d'angle, Jésus-Christ. Il ne tenait pas, d'ailleurs, devant les princes un autre langage que devant son peuple, et le R. P. d'Als a rapporté, dans les *Études*, du mois d'avril, la réponse prophétique que l'illustre évêque de Poitiers fit à Napoléon III. C'était le 15 mars 1856; l'Empereur l'avait arrêté dans le développement de sa grande pensée du règne de Dieu : « Croyez-vous, Monseigneur, que l'heure soit venue d'inaugurer ce règne tout religieux; et, en procédant avec peu de prudence, ne s'exposerait-on pas à déchaîner de mauvaises passions? — Sire, reparti l'Évêque, quand de grands politiques comme Votre Majesté m'objectent que le moment n'est pas venu, je n'ai qu'à m'incliner parce que je ne suis

pas un grand politique. Mais je suis évêque, et comme évêque je leur réponds : « Le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ, de régner; eh bien! alors, le moment n'est pas venu pour les gouvernements de durer. »

Parmi les publicistes qui se sont honorés en ne taisant jamais les droits méconnus du Christ à régner sur la société, qui les ont hardiment revendiqués et n'ont jamais consenti à courber la tête, à incliner la fierté de leur foi de paladin devant l'idole de la Révolution, il faut, évidemment, citer Louis Veuillot, dont l'œuvre va, cette année, défrayer un cours public à l'Institut catholique de Paris. Avec quelle allégresse, il aurait accueilli cette fête solennelle qui fera resplendir, au cycle liturgique, cette royauté du Christ, dont il fut, par des milliers de pages, l'intrépide défenseur. Mais c'est justice d'associer à ce nom notre Guillaume Verspeyen, le roi du journalisme catholique belge, qui mit sa plume d'or au service de la grande idée, non seulement dans le *Bien public*, dans ses conférences, ses admirables rapports du Denier de saint Pierre, mais dans un opuscule trop oublié, un *Mois du Sacré-Cœur*, où le brillant journaliste ne dédaigna pas de vulgariser, à l'usage des simples fidèles, la vraie doctrine de l'Eglise sur ce sujet.

Il me sera permis d'évoquer aussi Charles Périn, l'illustre professeur de l'Université de Louvain, sur le nom duquel s'est étendu le plus injustifiable oubli, mais que nous nous proposons bien de remettre en lumière : il ne fut pas seulement, chez nous, le fondateur de l'Economie politique chrétienne, un économiste inégalé, mais de loin le premier de nos écrivains catholiques dans l'exposé des *Lois de la Société chrétienne*, où la profondeur de la pensée et la mâle élégance du style.

Et certes, nul ne se serait plus réjoui de la fête nouvelle que le vaillant chanoine Bernard Gaudeau, que la mort seule a pu désarmer, et qui n'a cessé de ferrailler contre le laïcisme et les laïciseurs. Sa verte intransigeance égarait parfois ses coups de boutoir jusque sur des écrivains parfaitement orthodoxes, mais dont l'orthodoxie lui paraissait trop nuancée, et il a nui par sa verve acrimonieuse au prestige de ses écrits; mais avec quelle clairvoyance, quelle vigueur de conception, quelle éloquence vengeresse, il a pourfendu la plus redoutable erreur moderne, sans que jamais Rome l'ait désavoué, en dépit des hardiesses de sa plume de logicien implacable.

Et je me tiens pour assuré que le R. P. Yves de La Brière, l'un de ceux précisément envers lesquels le chanoine Gaudeau, hussard de l'orthodoxie, fut parfois injuste, ne manquera pas d'accueillir avec son enthousiasme réfléchi, cette liturgique manifestation de la Royauté du Christ, lui qui s'est fait l'écho si fidèlement éloquent du Congrès eucharistique de Lourdes, en 1914, où le Règne social de Jésus-Christ fut acclamé au seuil de la guerre.

* * *

A lire la nouvelle Encyclique du Saint-Père, il semble bien que l'idée de cette fête, contenue en germe, dans sa première « Encyclique », heureusement condensée en cette formule : « La paix du Christ dans le règne du Christ », est sortie comme par une naturelle efflorescence, de la célébration de l'Année Sainte. L'Exposition missionnaire du Vatican ne donnait-elle pas la vision de ce royaume du Christ, qui s'étend jusqu'aux extrémités du globe, sans avoir conquis encore l'universalité du monde? Les multitudes accourues de partout pour le jubilé, n'ont-elles pas présenté le spectacle de la société internationale reconnaissant le Christ pour son Roi et le Pape pour son lieutenant ici-bas? Est-ce que la vénérable basilique de Saint-Pierre n'a pas tres-sailli, en quelque sorte, à ces accents triomphants du *Te Deum* des béatifications et des canonisations : *Tu Rex gloriae Christe*, Christ, tu es le Roi de gloire? Est-ce que le seizième centenaire du Concile de Nicée, où fut proclamé le dogme de la divine filiation de Jésus-Christ, consubstantiel au Père, ne remettait pas en mémoire l'article du symbole nicéen visant le règne immortel de son règne : *Cujus regni non erit finis*, Celui dont le règne n'aura pas de fin?

Ainsi est venue à terme et s'est épanouie la grande idée d'une fête qui, chaque année, le dernier dimanche d'octobre, celui qui précède la Toussaint, décernera au Christ-Roi l'hommage public, officiel, universel de l'Eglise.

Avec ce sens judicieux de l'opportunité, qui caractérise le gouvernement des Papes et celui de Pie XI en particulier, l'Encyclique

met vivement en lumière l'objectif même de cette nouvelle institution. « Comme la fête du Sacré-Cœur de Jésus ruina le jansénisme, ainsi, la fête du Christ-Roi apportera un remède efficace à la peste du laïcisme, qui a envahi toute la société. »

Nul de ceux qui savent, ne s'étonnera de la fière énergie de ces paroles. Tous les catholiques dignes de ce nom en admireront la profonde sagesse.

Le laïcisme, doctrine et parti, ou si l'on veut, doctrine de parti, né en France vers 1876, formulé avec une impudente clarté par les coryphées de la République démocratique, Jules Ferry, Ferdinand Buisson, Henri Brisson, Raymond Poincaré, Viviani, pratiqué avec une implacable obstination, favorisé d'ailleurs par toutes les louches équivoques du ralliement, érigé en dogme devant lequel même des catholiques inconséquents ont tiré leur chapeau, qui s'est même trouvé être un tricorne de prêtre-député, le laïcisme c'est la religion de l'irreligion, l'athéisme de l'Etat, expulsant l'idée de Dieu de partout, de la politique, des lois, des institutions, de l'enseignement, de la justice, sous couvert de neutralité, sous prétexte de respect des consciences, au nom de l'indépendance absolue de l'homme proclamé seul Dieu!

Le laïcisme est la consécration officielle et l'application dans toutes les branches du gouvernement et de l'administration de l'apostasie des Etats. C'est le crime de lèse-majesté divine, l'affreuse insurrection non pas seulement de l'homme individuel, mais de la société entière, comme telle, jetant à la face du Christ le cri de la canaille juive du prétoire de Pilate : *Nolumus hunc regnare super nos*. Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous! C'est par une nécessité inéluctable, toute l'atmosphère d'un pays saturée d'athéisme et pénétrant de son influence morbide toutes les intelligences qui y baignent; c'est, à bref délai, l'intoxication de toute une nation, un peuple athée vivant non pas en paganisme, mais en régression vers l'animalité pure, puisque l'homme est un animal religieux!

La France catholique serait morte du laïcisme qui l'a envahie jusque dans ses moelles si elle ne réagissait pas avec une souveraine énergie; mais le nombre des victimes de cette « peste » est incalculable.

Ah! certes, il était opportun de proclamer, en face de cette violente rébellion, que le Christ, au titre imprescriptible de sa personnalité divine, possède un droit éminent sur tous les trésors du monde, un droit éminent de régner sur tous les hommes, sur toutes les sociétés, que s'il délègue en quelque sorte l'exercice de sa royauté temporelle à la puissance civile, il reste le Roi et que sa Royauté doit mettre son empreinte sur les lois, les institutions, sur la vie des peuples aussi bien que sur celle des individus. Il était opportun de rappeler solennellement que Créateur et Rédempteur, l'Homme Dieu est le maître duquel relèvent tous les empires, que sa domination, affirmée à chaque page des Écritures, proclamée par la Tradition, reconnue officiellement par la chrétienté, n'est pas périmée ni abolie par les Constitutions modernes. Non, elles ne peuvent prévaloir sur la puissance que le Christ détient de son Père, il n'y a pas de pouvoir ici-bas capable de déchirer cette charte d'institution divine. Christ est Roi! Il faut que son nom resplendisse au frontispice de nos Parlements, de nos Prétoires, de nos Constitutions. Il faut que tout Etat s'incline devant son haut domaine, que toute législation se conforme à sa loi, il faut, nous voulons qu'il règne. *Oportet illum regnare*.

Mais, comment faire passer cette vérité foncière, capitale, essentielle, dans la masse du peuple? Comment produire et entretenir cet état d'esprit de fidèles sujets du Roi des rois et du Seigneurs des Seigneurs?

Avec sa haute sagesse, le Saint-Père a cru que le véhicule le plus puissant de la grande idée était la liturgie dont les rites et les pompes, s'adressant à l'homme tout entier, intelligence, cœur, sensibilité, impriment si profondément dans l'âme la vérité qu'ils contiennent en l'illustrant et en la popularisant. C'est par ce moyen d'une si réelle efficacité que l'idée de la Royauté sociale du Christ sera saisie et vécue par le peuple chrétien, et les archéologues de la liturgie voudront bien reconnaître que l'Épigranie, dont l'objet est multiforme, ne dégageait pas avec la force de l'unité la pensée souveraine des droits imprescriptibles et inaliénables du Christ Sauveur.

Que chaque année, les palmes s'agitent dans nos mains! Que l'hosanna retentisse partout dans nos temples et sur les places publiques! Que le Fils de David et Fils de Dieu reçoive les ovations et les hommages de son peuple! Servir ce Roi-là, c'est régner!

J. SCHYRGES.

CHINE

La situation

M. Schoepe, Allemand, chimiste en chef à l'Arsenal du Kouang-toung, (République chinoise du Sud) aujourd'hui à Cologne, envoie les lignes suivantes à la Koelnische Zeitung :

Il y a quelque temps, il était installé dans son bureau, à Wuchow, ville de 300,000 habitants, en compagnie du général Wong, qui lui rendait visite presque tous les mois.

Le général a su, par son activité et son énergie, gagner la confiance des populations et se maintenir, vingt ans durant, contre un monde d'ennemis.

Wuchow est à trente-six heures de bateau de Canton, comme d'Hongkong, dont elle n'est, à vol d'oiseau, qu'à 400 kilomètres. Entourée de hautes collines, c'est une forteresse naturelle. C'est la résidence de Wong qui y a tenu tête, dix ans durant, aux pillards du Yunnan, dont il a repoussé victorieusement toutes les attaques. La dernière a eu lieu en mars. Wong a rejeté les envahisseurs, les a poursuivis et encerclés près de Namning.

Wong était un partisan de feu Sun-Yat-Sen. Les deux travaillaient ensemble. Quand Wong était trop faible, Canton l'aidait. Le mot d'ordre des deux fut de tout temps : « Vainquons d'abord l'ennemi intérieur, puis l'ennemi extérieur. »

La situation financière du Kouangtung et du Kouangsi était désespérée, lorsque les bolchéviks, en ayant eu vent, vinrent au secours du premier et lui fournirent l'argent nécessaire pour battre le général Tchang. Aussi, celui-ci fut-il complètement défait, malgré l'argent anglais, en janvier dernier. Depuis lors, les bolchéviks tiennent les rênes du pouvoir dans le Kouangtung. Les Chinois ne jouent qu'un rôle de figurants. Les bolchéviks ont su mettre complètement de côté toutes les organisations du gouvernement cantonnais.

À Wuchow et au Kouangsi les bolchéviks n'ont pas encore touché. Du reste, ni Wong, ni ceux qui lui obéissent ne sont disposés à servir le drapeau rouge. Ces hommes luttent pour un État national chinois à base démocratique. Ils veulent se rallier à Pékin; ils y parviendront.

Les Allemands jouissent, dans le pays de la plus grande confiance. Wong et les autorités du Kouangtung ne veulent à leur service que des Allemands.

Le pays a une apparence misérable; ses montagnes et ses vallées n'en sont pas moins d'une richesse incroyable. Quels trésors ne se dissimulent-ils pas sous terre!!! Le Kouang produit, en quantités énormes, de l'or, de l'argent, du mercure, du plomb, du zinc, du cuivre, du fer, du soufre, etc. Pourquoi tant de trésors ne sont-ils pas exploités? Réponse : Manque de spécialistes, manque d'argent. M. Schoepe a organisé un laboratoire aux frais de Wong. Ce dernier désire vivement voir arriver des prospecteurs allemands. Les Allemands auraient beaucoup à faire, en général, dans le pays. Et Wong est d'une bonne foi parfaite.

« Saisissons la main qu'on ne cesse de nous tendre. » Telle est la conclusion du chimiste en chef de l'Arsenal du Kouangtung.

Dans l'intérieur de la Chine méridionale, M. Schoepe était le seul Allemand à travailler avec quelques Chinois, dans son laboratoire. Soudain, des bruits se mirent à courir sur les événements d'Hongkong, de Shanghai, etc. Toutes les dissensions entre Chinois étaient oubliées; restaient deux ennemis seulement: le Japon et l'Angleterre.

Ce jour-là et les jours suivants, des regards haineux poursuivirent M. Schoepe dans la rue : tantôt, on le prenait pour un Anglais, tantôt, on n'était pas sûr que l'Allemagne ne fût pas du complot. Quelques jours plus tard, il dut se rendre à Hongkong pour y faire des achats pour l'arsenal. Le bateau (1,000 tonnes) était presque vide. Quelques missionnaires britanniques en fuite étaient seuls à bord. M. Schoepe s'étant fait connaître comme Allemand, fut fort bien traité par les Chinois. Ceux-ci n'attendaient rien de bon des Anglais. Sur ce, le bateau à bord duquel se trouvait M. Schoepe en rencontra un autre, venant d'Hongkong et rempli

de réfugiés qui l'engagèrent à revenir, vu les troubles. On obtint à cette invite, et huit jours durant, aucun autre bateau ne quitta plus Wuchow à destination d'Hongkong. Les journaux manquaient. Les bruits les plus divers circulaient. Le neuvième jour, M. Schoepe repartit pour Hongkong et y arriva après vingt-quatre heures de voyage.

Hongkong regorgeait de fuyards de toutes les nationalités. *Aide-toi toi-même*, tel était le mot d'ordre à l'hôtel. Des dames appartenant à la classe moyenne d'Hongkong nettoyaient les chambres et fournissaient le linge de lit. Des élèves des écoles préparaient le café ou le thé de l'après-midi. Des Russes servaient comme garçons au restaurant. C'étaient des Russes instruits qui n'avaient pu trouver de travail en Chine. Dans les rues, les chauffeurs avaient été remplacés par des Anglais de toutes les professions. Des volontaires de toutes les classes de la population européenne faisaient marcher les tramways. Les *rickschas*, qui ne faisaient pas grève, ne consentaient à transporter que des Européens. Le port produisait une impression étrange : au lieu de deux cents vapeurs, il n'en contenait que six. La plupart des lignes de navigation ne fonctionnaient plus. Quelques bateaux chinois circulaient toujours entre Canton et Hongkong.

Les Chinois riches de Canton ont, pour la plupart, leur argent dans les banques européennes d'Hongkong. Celles-ci ne leur payaient que 10 dollars par personne et par jour. L'irritation des Chinois augmentait de jour en jour. Les grèves étaient fort bien organisées. De Manille, des Indes néerlandaises, de Singapour, de l'argent pour les grévistes ne cessait d'arriver. Chaque gréviste chinois touchait 20 cents par jour. Ses besoins sont modiques, et avec ce subside, il peut tenir longtemps. La femme de ménage britannique avait le plus à pâtir de la grève.

Ne trouvant rien à Hongkong pour les besoins de son laboratoire, M. Schoepe partit pour Shanghai. Là, la grève périllevait déjà. Le Chinois du Nord est plus enclin à céder que son compatriote du Sud. Les garçons chinois avaient reparu au *Kalee hôtel*, froids et peu polis; il devinrent cependant aimables lorsque M. Schoepe leur eut dit qu'il était Allemand.

À Shanghai non plus, il ne trouva pas ce qu'il lui fallait; il se décida alors à se rendre en Allemagne par la Sibérie. A Nankin, il ne put faire comprendre qu'il était Allemand et dut porter son bagage tout seul : trois colis, par 36 degrés à l'ombre, une demi-heure durant. Deux croiseurs britanniques se trouvaient dans le port. Une fois installé dans le train, un train éminemment luxueux, M. Schoepe fit connaître sa nationalité à ses compagnons de voyage chinois. En peu de temps, il fut accablé de petits cadeaux et d'amabilités. Les Chinois se montraient à son égard d'une extrême affabilité. Ils lui parlèrent beaucoup d'un projet d'alliance sino-russo-allemande.

Là-dessus, M. Schoepe partit pour l'Europe via Tientsin-Moukden.

Les fêtes de Noël et de Nouvel an,

coïncidant avec le jour d'impression de la Revue,

l'envoi de ce numéro a dû être retardé.

CATHOLIQUES BELGES

propagés

La revue catholique des idées et des faits

Imp. A. LESIGNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

DEVENEZ MEMBRES DU CERCLE SAINT-CAPISTRAN
 Cotisations pour 1926 : 5 frs. Membre protecteur : 12 frs. Membre d'honneur : 20 frs.
 La carte de membre donne entrée aux conférences. N° spécimen de la REVUE sur demande.
 PUBLICATIONS D'ACTUALITÉS QUI ONT LEUR PLACE INDICUÉE DANS TOUTES LES BIBLIOTHÈQUES

LA LECTURE AU FOYER
 SOCIÉTÉ D'ÉDITION, 15, RUE VANDERLINDEN, BRUXELLES.

Chèques Postaux 89.217. Téléphone 59806.

Marcel Anciaux. — <i>Un martyr national. Ph. Banca</i> , 1 hors-texte.	fr. 5.00
Léon Arends. — <i>Christ de Limpias</i> , 23 h-t. et éd. revue n°-cot. mil.	» 4.00
Ignace Beauvais. — <i>Aux premiers jours de l'Eglise</i> , 6 h-texte.	» 7.50
— <i>Aux premiers jours de l'Eglise</i> , 11. S. Paul, 5 hors-texte.	» 7.50
— <i>Attractions de l'An-délà dans le P. Valentin Paquay</i> , 4 h-texte.	» 1.00
— <i>Le chemin de la croix</i> , 4 hors-texte.	» 2.50
— <i>Tafel d'Israël et Juifs modernes</i> , 7 h-texte.	» 1.00
— <i>Œuvre de Mahomet</i> , 11 h-texte.	» 1.00
— <i>Rayonnement arginal de Ste Thérèse de Lisieux</i> , 5 h-t.	» 2.00
— <i>Témoignage évangélique</i> , 1 h-texte.	» 1.00
Georges Blondel. — <i>La question rhénane</i> .	» 1.00
François Braun. — <i>Les Dominicains</i> .	» 2.00
Cte Carton de Wiart. — <i>Congo d'aujourd'hui et de demain</i> , 25 h-texte.	» 1.00
Cte Carton de Wiart, J. Renkin, Général Baron Jacques, Th. Gollier, Cte R. de Brier. — <i>Trentenaire du « Berum Notarum »</i> .	» 1.00
Alfred Cauchie. — <i>Godofroid Kurth</i> , 1 h-texte. Luxe, fr. 5; ordin.	» 3.50
— <i>Cardinal Neuman</i> , 1 h-texte. Préf. Léon Van der Essen.	» 1.00
Gérard Cooreman. — <i>L'Industrie, force nationale</i> .	» 1.00
Comte Renaud de Brier. — <i>Les Actons de travail</i> .	» 1.00
— <i>Missions d'Afrique</i> .	» 1.00
— <i>Croquis de guerre</i> , 7 hors-texte.	» 2.50
Charles Declaremont. — <i>Problème du salaire</i> . Préf. P. Rutten.	» 1.00
Léon de Kerval. — <i>Le maine guerrier S. Capistran</i> , 1 h-texte.	» 5.00
Vic ^m Ch. du Bus de Warmaite. — <i>De la barbarie à la décadence. Les tribulations d'un intellectuel en Germanie</i> , 6 h-texte.	» 1.00
— <i>Notre Patrie. Derrière les fils de fer</i> .	» 1.00
Théophile Gollier. — <i>La crémation. Pourquoi brûler nos morts?</i>	» 2.00
— <i>Les déficiences de notre enseignement. Comment y remédier?</i>	» 3.50
— <i>La réforme scolaire</i> .	» 1.00
Georges Goyau. — <i>Rôle oculisteur des missionnaires</i> .	» 1.00
Léon Hennebicq. — <i>La marine, force nationale</i> .	» 1.00
Hvacinthe Housiaux. — <i>L'agriculture, force nationale</i> .	» 1.00
Baron Routart. — <i>Notre situation financière</i> .	» 1.00
Arthur Janssen. — <i>Les Danses modernes</i> .	» 2.00
Mer Lamine. — <i>La religion, force nationale</i> .	» 1.00
Mer Lamy. — <i>Les Chanoines Prémontrés</i> .	» 1.00
Joseph Lebon. — <i>Débuts de l'apologétique dans l'Eglise</i> .	» 1.00
— <i>Premières controverses ariennes</i> .	» 1.00
Edouard Ned. — <i>Les Martyrs de Latour</i> .	» 2.00
P. M. Piette. — <i>Réaction de Wesley dans l'évolution du Protestantisme</i> .	» 25.00
— <i>Le Cercle St-Capistran. Initiatives, organisation, activité</i> .	» 1.00
R. Rome. — <i>Un semeur de sainteté. S. François d'Assise et son œuvre</i> .	» 2.00
Jean Valschaerts. — <i>L'art du roman</i> .	» 1.00
L. Van der Essen. — <i>La Belgique dans le royaume des Pays-Bas</i> .	» 1.00
— <i>Révolution belge et origines de notre indépendance</i> , 14 h-t.	» 2.50
— <i>Les Italiens en Flandre</i> .	» 2.00
Norbert Waller. — <i>Le commerce, force nationale</i> .	» 1.00
Odilon Wiaux. — <i>La Chine religieuse</i> , 13 h-texte.	» 1.00

La série complète de 46 livres et brochures, net 80 fr. - 5 séries : 350 fr.
 La Revue des Conférences du Cercle St-Capistran (30 n° par an) fr. 5.00

CHRONIQUE NOTARIALE

Étude du notaire DE BRUYCKER, à Chièvres,

A vendre de gré à gré
BELLE MAISON DE CAMPAGNE
 avec 80 ares de parc et jardin en face d'une gare.
 (Région Ath-St-Gislain) Jouissance immédiate.

à louer de gré à gré
PETITE MAISON DE CAMPAGNE
 avec 2 hectares 40 ares de prairie, bâtiments de ferme avec une offre de 3,500 francs à Blicquy-lez-Leuze.
 Jouissance 15 avril prochain.



COMPTOIR D'OPTIQUE

Maison BLAISE

FONDÉE EN 1886

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877 Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26
BRUXELLES

♦♦♦

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

♦

Livrés et uniformes. - Vêtements de sports et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. - Ohapellerie. - Ganterie. - Chaussures. - Cannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

COUVERTS
 CHRISTOFLE

ORFÈVRE



EXIGEZ : CETTE MARQUE ET LE NOM CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES
58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE : 177,87

GASTON PHILIPS & C^{ie}

OPÉRATIONS COURANTES

Exécution des ordres de Bourse au comptant et à terme à Bruxelles, au courtage officiel, et aux Bourses étrangères aux meilleures conditions.

PAYEMENT DES COUPONS

PRÊTS SUR TITRES

Souscriptions sans frais à toutes les émissions. — Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées. — *Vérification des titres.* — *Toutes opérations de banque et de change.* — *Correspondants sur toutes les principales places étrangères.*

BANQUE ET CHANGE

RUE MONTOYER, 4, BRUXELLES

Téléphones : Direction 352,02 Bureaux 303,88 — 319,92
Adresse télégraph. : PHILTON-BRUXELLES
Compte chèques postaux n° 7983



Imprimerie A. Lesigne

TÉLÉPHONE
304,33

BRUXELLES

P. B. P. **PETIT-BEURRE
L'ARREIN** P. B. P.

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel, ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

SALLE MOMMEN

37, rue de la Charité, BRUXELLES

EXPOSITION PERMANENTE D'ŒUVRES D'ART

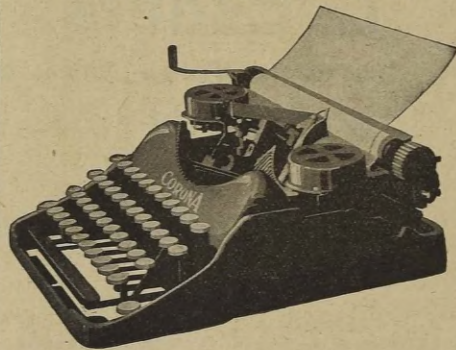
MAGASIN de vente de tous les articles pour les Beaux-Arts.

FABRICATION de toiles, couleurs et matériel pour Artistes-Peintres,

SPÉCIALITÉ : Emballage, transport et restauration d'œuvres d'art. — Gardiennat.

CORONA

DEPUIS 18 ANS
ELLE MONTRE LE CHEMIN DU
PROGRÈS



— ÉTABLISSEMENTS O. VANHOECKE —
45, Marché-au-Charbon, 45, BRUXELLES

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 25,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prête sur Titres

- - - Coffres-Forts - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.

Rue des Tongres, 60 - 62,
Etterbeek.

Place Saintelette, 26, Mo-
lenbeek.

Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

Lunetterie
Optique
Jumelles
Baromètres



Faces à main
Articles de luxe
et
ordinaires

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

JGUNTHER

6 Rue
Thérésienne
BRUXELLES

Succurs.
H. R. d'Anvers
TÉL: 28386

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social :
Longue rue Neuve, 107-111
ANVERS

Succursale ;
Rue Théophile Roucourt, 2
BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

Tapis Persans

Visitez la superbe collection de
Tapis d'Orient

21-22, place Ste-Gudule

G. CARAKEHIAN

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascetisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

POUR LE NETTOYAGE
DE VOS APPARTEMENTS! Employez

L'électro Aspirateur MARELLI

à roulements à billes

Prix : 695 francs

DEMANDEZ-NOUS
BROCHURE ET
DÉMONSTRATION
GRATUITE

BEIRLAEN & DELEU
14, rue Saint-Christophe
BRUXELLES

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

Maison fondée en 1873 **VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs**
François VAN NES Successeur
13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPLETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit

"NUGGET" POLISH

ENCAUSTIQUE
POLIFLOR

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS